

vie comme sur un champ de bataille ; les souffrances pleuvent autour de nous ; c'est par milliers que nous recueillons les blessés de la vie. Séchons les inutiles larmes et pansons les plaies avec un sourire réconfortant pour ceux qui souffrent. Ce n'est pas là une tâche réservée aux seuls médecins ; tout le monde doit participer à cette œuvre charitable ; elle est réciproque, et nous en avons tous besoin.

La même confusion s'établit dans notre esprit au sujet de la conception du devoir. Nous le remplissons souvent dans un esprit de maussaderie, comme l'enfant qui fait ses devoirs à contre-cœur.

Quand on a compris l'essence du suprême devoir, il s'accomplit avec joie ; il fait naître dans notre âme le plaisir, et c'est précisément cette appétence qui nous engage à le remplir, malgré les sacrifices qui peuvent en résulter pour nous.

Une dame douée d'une intelligence supérieure et d'une belle âme me disait un jour : « J'ai une amie dont le plus intime désir a toujours été d'entrer en religion. Son père étant mort et sa mère restant seule pour élever de nombreux enfants, cette personne renonça bravement à sa vocation pour seconder sa mère dans sa tâche. — C'est très bien ce que vous me racontez là ; voilà une jeune fille qui a choisi la bonne voie. — Eh bien, continua mon interlocutrice, elle souffre cruelle-

ment du sacrifice qu'elle a fait. — Alors, je n'y comprends plus rien du tout. Si vous m'aviez dit qu'il y a eu un déchirement le jour où elle a pris sa résolution, si vous m'aviez décrit les luttes morales qu'elle a traversées pendant la période de délibération, j'aurais saisi sans peine cet état d'âme. Mais, une fois le sacrifice consommé, il n'y a plus de place pour la souffrance ; votre amie s'est fait une conception erronée du devoir ; elle n'en a pas apprécié la douceur. »

Mon interlocutrice ne semblait pas encore convaincue de la justesse de mon observation. Elle me comprit quand je pris un exemple plus simple, plus démonstratif :

« Vous devez aller ce soir au bal et vous en réjouissez depuis longtemps. Au moment de votre toilette, votre mère tombe sérieusement malade. Vous voilà forcée de rester auprès d'elle, de la soigner. Sans doute, c'est un contre-temps, et personne n'exigerait de vous que vous n'en soyez pas un instant marrie. Mais vous avouerez qu'il serait aussi très naturel que votre pensée se portât sur votre mère, dans un sentiment très doux, celui de la sympathie. Comme je vous connais, je serais bien étonné qu'il n'étouffât pas l'autre. A cette condition seulement, votre mère pourra accepter le sacrifice et s'abandonner à votre aide filiale. Si elle voit que vous souffrez encore, que vos pensées sont au bal, que vous

jetez un regard triste sur vos atours, elle souffrira elle-même, et elle pourra vous dire : Va au bal ; je me contenterai d'une garde-malade. — Serez-vous heureuse au bras de votre danseur ? »

Le devoir, si pénible qu'il soit, si douloureux que puisse être le renoncement initial, doit être accompli joyeusement ; dès qu'il est consenti, toute souffrance disparaît, comme quand pour un enfant on remplace par un plaisir plus grand et plus durable une jouissance à laquelle il a dû renoncer. Sans doute, dans le cours d'une vie consacrée au devoir, des hésitations peuvent survenir et réveiller les souffrances du renoncement ; c'est alors la délibération qui recommence. Quand nous avons réussi à faire notre choix, la tranquillité doit renaître.

L'idée du devoir n'est pas complète, pas comprise, aussi longtemps qu'il s'y mêle la moindre idée de corvée. Nous ne pouvons jouir d'un sacrifice fait pour nous quand nous sentons qu'il n'est pas fait de bon cœur.

Il est vraiment curieux que la conception du devoir joyeux soit aussi peu répandue. La plupart des gens ne l'accomplissent qu'avec un visible effort, si maussadement que celui qui est l'objet du sacrifice préfère se passer de cette étrange manifestation de sympathie.

On retrouve ici cette courte vue de l'homme, qui ne sait pas prolonger sa pensée, la pousser jusqu'à la limite

de l'Idéal. Il s'arrête à la considération de sa propre personne, étend parfois son affection à ceux qui le touchent de près ; il ne sait pas assez s'élever par la pensée rationnelle qui engendre le sentiment, la passion, jusqu'à l'altruisme embrassant dans un commun amour toute créature animée. Comme un enfant qui ne saisit que les exemples simples, il pratique assez facilement l'altruisme quand l'avantage qui en résulte pour lui saute aux yeux. Ainsi, dans une société restreinte poursuivant un but coopératif, il sait renoncer à un avantage personnel, apporter sa quote-part, songer au bien de la société, car il voit clairement qu'il sera appelé à jouir des bénéfices communs.

Ne serait-il pas possible de généraliser cette vue, de l'appliquer au bien-être moral comme aux avantages matériels, de tracer autour de soi des cercles toujours plus grands, oubliant, pour ainsi dire, que nous en formons le centre ?

La religion et la philosophie se lancent mutuellement à la face le reproche de mettre des raisons personnelles, égoïstes, à la base de leurs efforts vers le bien.

Le stoïcisme est, dit-on, comme l'épicurisme, une manifestation égoïste. Avec une vaillance doublée d'orgueil, il supprime la souffrance en la méprisant ; c'est un moyen commode, pour les forts, de se procurer la tranquillité.

D'autre part, on répond aux chrétiens : Vos préoccupations sont tout aussi égoïstes. D'abord, vous ne paraissez nullement dédaigner le bonheur en ce monde, et, tout aussi orgueilleux de posséder l'unique vérité, vous pratiquez votre religion, dans ce qu'elle a de facile, pour vous ménager une bonne petite place au ciel et pour éviter les peines éternelles.

Il y a de l'injustice dans ces jugements, car il faut distinguer. Il peut y avoir un vulgaire égoïsme dans les deux conceptions ; toutes deux aussi peuvent s'élever au plus noble altruisme.

L'égoïste, chrétien ou philosophe, ne songe qu'à lui. Qu'il recherche ici-bas des avantages matériels ou moraux ou qu'il les attende dans un autre monde, le mobile d'action reste un intérêt personnel ; si c'est une morale, elle est bien terre à terre, car elle est commune à l'homme et à l'animal, qui, lui aussi, peut obéir à l'attrait d'une récompense et à la crainte d'un châtement.

L'indélébile appétence du bonheur ne devient altruiste que quand l'homme recherche la réalisation de ses aspirations dans un ardent amour pour les autres, quand il trace le cercle autour de l'humanité tout entière. Il ne peut être en dehors de ce cercle ; il en fait nécessairement partie, et il n'y a pas d'égoïsme dans cette constatation.

Le philosophe agnostique trace ce cercle d'amour au-

tour de l'humanité; il y englobe son Idéal abstrait de Bonté infinie; il s'oublie dans cette préoccupation altruiste, tout en sachant, par la raison, qu'il ne laissera pas d'en bénéficier.

Le véritable chrétien pense de même, mais en doublant sa notion d'Idéal par celle d'un Dieu personnel, qu'il aime de toutes ses forces.

Sans ce constant esprit de solidarité, la religion comme la philosophie restent platement égoïstes, quels que puissent être les soi-disants sacrifices, renoncements multiples aux biens du monde, par lesquels on croit acheter le bonheur présent ou futur. La moralité n'est alors qu'apparente, ne se manifeste que dans les vaines pratiques. C'est ce qui me faisait dire à une excellente dame qui n'avait pas encore pensé à fond: « Vous êtes plus bigotte que religieuse. » Elle répondit en souriant: « Vous me répétez en propres termes ce que me disait récemment mon directeur spirituel, un intelligent père jésuite. » — « Allons, tant mieux, nous sommes d'accord. »

Toute morale reste donc utilitaire, — c'est ce qui la fait désirable, — mais elle ne s'applique plus à l'individu isolé, à un petit groupe d'égoïstes, elle embrasse le tout et devient *la morale de la solidarité*. Elle se résume dans ces deux principes rationnels, presque mathématiquement démontrables: « Ne fais pas aux autres ce que tu ne vou-

drais pas qu'on te fit », et dans son corollaire naturel : « Fais aux autres ce que tu voudrais qu'on te fit. »

Elle est admirablement condensée dans la parole du Christ : « Aime ton prochain comme toi-même », ou comme dit Marc-Aurèle : « Aime les hommes de tout ton cœur. »

On le sait, on le dit, on le répète, mais on ajoute : « C'est très beau, mais c'est impossible. » Autant vaudrait alors ne pas le reconnaître.

Sans doute, c'est difficile, et ce serait se faire une étrange illusion que d'espérer une réalisation prompte de cet Idéal moral ; nous en sommes si loin malgré dix-neuf siècles de christianisme que nous paraissions nous en être éloignés. Mais on ne peut modifier la mentalité des masses qu'en s'adressant aux individus, en réveillant chez eux les sentiments altruistes, et le bon sens étant la qualité maîtresse de l'intelligence humaine, c'est à la raison qu'il faut s'adresser, sans se laisser décourager par sa faiblesse ; elle se cultive, cette raison, et il n'y a pas d'obstacles qui empêchent à tout jamais le développement de l'intelligence morale. Elle est science, c'est-à-dire connaissance, dans sa théorie ; elle est art dans la pratique, comme toute science appliquée.

PENSÉE MÉDITATIVE

IL n'est pas nécessaire d'inciter l'homme à penser. A supposer qu'il dorme huit heures, il pense sans interruption pendant seize heures ; dans le sommeil, il rêve encore à ce qui a fait antérieurement le sujet de ses préoccupations.

On en serait parfois à désirer un instant de repos pour cette machine mentale toujours en mouvement. Le cœur, cet esclave condamné à frapper, jour et nuit, pendant toute une vie ses coups réguliers, pourrait inspirer la pitié ; mais au moins il ne sent pas ; comme l'animal domestiqué, il n'a pas conscience de sa misère. L'âme, hélas, se sent penser. Quand elle est dans la tristesse, elle s'apitoie sur son propre sort ; quand elle jouit, elle ternit la joie du présent par le regret du passé et par la crainte de l'avenir. Notre pauvre cerveau n'a pas la vie facile, et ce qui m'étonne, ce n'est pas qu'il y ait tant de « détraqués », c'est que notre tête résiste à ce roulement continu d'idées,

aux émotions qui l'accompagnent, à cette activité fiévreuse et souvent désordonnée.

Il faut vivre, gagner sa vie ; aussi la pensée de l'homme se concentre-t-elle avant tout sur son activité professionnelle. Dès le réveil, le souci de l'existence s'empare de lui et le pousse au travail. Les rues se peuplent de gens affairés, les uns soucieux, paraissant n'accepter leur tâche que comme une corvée, les autres plus dispos, allant au travail comme à un plaisir.

C'est qu'il renferme en lui-même des jouissances, ce travail ; il satisfait des aspirations ambitieuses, des goûts artistiques, des sentiments altruistes de devoir. Il s'y mêle la bienfaisante habitude, qui rend l'activité toujours plus facile et diminue la fatigue.

Dans les moments de relâche où l'homme échappe à sa corvée journalière, il redevient enfant et s'amuse d'un rien. Il court à perdre haleine pour voir passer quatre hommes précédés d'un tambour, se joint à un attroupe-ment qui regarde dans la rivière sans rien voir d'inusité ; il est friand de n'importe quel spectacle, de jouissances matérielles ; il banquette, se grise, flirte ou joue. Sa journée se partage entre le travail nécessaire et le délassement, souvent pué-riel, parfois coupable. Les mieux doués sont aristocrates dans leurs plaisirs ; ils s'intéressent aux beaux-arts, aux choses sérieuses. Ils savent trouver quel-

ques roses parmi les épines, et pourtant ils s'ennuient souvent davantage que ceux qui, plus frustes dans leur développement, jouissent naïvement de la vie ; ils souffrent plus encore de toutes ces contradictions intimes qu'on a appelées « les désharmonies de l'existence ».

Il ne suffit pas, pour notre bonheur, de cette pensée terre à terre, dirigeant notre activité professionnelle, de cette tension d'esprit, de cette assiduité qui fait de nous un homme d'État, un savant, un artiste, un industriel, un commerçant, un artisan. Ce n'est pas assez d'exercer son métier, d'accomplir sa tâche matérielle comme un soldat du régiment humain, pas assez d'avoir trouvé quelque moyen de se délasser sans tomber dans le vice.

Non, il y a quelque chose de plus nécessaire encore, de plus utile pour notre bonheur à tous : c'est d'acquérir ces vertus qui facilitent les rapports humains, qui nous procurent la satisfaction intime, supérieure à toutes les jouissances superficielles et contingentes ; c'est, en un mot, de former notre *caractère*.

Dans un petit livre très suggestif¹, l'abbé Guibert, supérieur du Séminaire de l'Institut catholique de Paris, écrit : « Nous arrivons à définir le caractère : la résultante

1. *Le Caractère*. Librairie Veuve Ch. Poussielgue, Paris, 1905.

habituelle des tendances multiples qui se disputent la vie d'un homme. Donner aux tendances favorables au bien la prépondérance sur les inclinations vicieuses, telle sera, en conséquence, la règle fondamentale à poser pour la formation du caractère. » Puis il ajoute : « Aux personnes du monde, d'ordinaire si dispersées dans la frivolité ou si absorbées par le travail, nous ne saurions donner un meilleur conseil que celui de s'imposer comme une obligation inviolable un quart d'heure de réflexion le matin et cinq minutes au moins à la fin du jour. »

Pour ma part, je ne saurais recommander ce moyen, qui rappelle la règle monastique. Dans notre vie agitée, nous ne pourrions pas toujours réserver ces vingt pauvres minutes, et cette courte méditation serait bien insuffisante pour notre développement moral. Ce sont des heures de réflexion qu'il faut y consacrer.

Nous les trouvons facilement, sans rien négliger de notre travail habituel, dans les vingt-quatre heures de la journée. Consacrons à cette pensée méditative, non pas un temps donné, mais ces bribes de temps que nous employons si mal pendant nos heures de veille, ces moments de pensée vague où notre esprit fait l'école buissonnière et, comme le gamin, n'évite pas toujours les sottises. C'est *toujours* qu'il faut réfléchir : avant, pendant et après l'action.

On demandait à Franklin, — d'autres disent à Newton,

— comment il était arrivé à voir si clair dans les problèmes de la science physique. « En y pensant toujours », répondit-il.

Il en est de même dans l'ordre éthique. On ne se rapproche de l'Idéal qu' « en y pensant toujours », en examinant toute chose à sa lumière. Il éclaire notre chemin, nous fait éviter les fautes, et celles que nous commettons ne sont pas toutes regrettables si, reconnaissant avoir fait fausse route, nous désirons retrouver la bonne voie. « Le commencement du salut, c'est la reconnaissance de sa faute », a dit Épicure.

Nous avons donc besoin d'un continuel examen de conscience, et s'il est fait dans un bon esprit, il ne mène nullement au scrupule maladif, à ce puritanisme maussade habillant la vertu d'une robe si austère que nous serions tentés de nous jeter au cou de l'aimable folie.

Quand nous nous sommes créé notre Idéal moral pour avoir goûté le charme des vertus, pour avoir éprouvé le bonheur qu'elles procurent, nous n'obéissons plus comme à contre-cœur à une règle sévère, à un impératif pédant, nous suivons la pente naturelle de nos désirs et nous laissons aller à ce bien-vivre.

Avant d'agir, dans n'importe quel domaine, nous envisageons d'un coup d'œil les conséquences prochaines et lointaines de nos actes ; nous agissons, pour ainsi dire,

automatiquement, sous la seule poussée des sentiments éthiques tassés au tréfonds de notre mentalité. Dans l'action, le détail de nos faits et gestes se trouve en quelque sorte réglé d'avance, sans que nous ayons à faire un effort pour conformer nos actes à notre penser habituel.

Uné demoiselle qui n'a certes rien à se reprocher, mais qui, paraît-il, trouve quelque charme à la fantaisie, me disait : « Mais alors, il faut s'efforcer de rester toujours sur les rails ? — Eh oui, mademoiselle, à moins que vous ne préféreriez dérailler. »

Hélas, nous déraillerons souvent encore, et il n'y a pas à craindre que cette culture de nous-mêmes devienne efficace au point de rendre la vertu banale et ennuyeuse ; les sujets ne manqueront jamais aux romanciers futurs. Évitions au moins de dérailler par insouciance morale, par amour du pittoresque.

Après l'action, ne nous endormons pas sur les lauriers que nous nous décernons ou qu'on nous décerne trop facilement. C'est le moment où intervient utilement la critique de soi-même.

Dans ces instants innombrables de désœuvrement que nous glanons au cours du jour, au réveil, pendant la toilette, en rue, au milieu des occupations qui n'exigent pas toute notre concentration d'esprit, à la fin de la journée, jetons un regard sur ce que nous avons fait. Nous ne

devons pas nous contenter d'un rapide *satisfecit* ou accepter sans réserve l'approbation des autres, leur reconnaissance. La louange même ne doit pas nous aveugler, et nous pouvons mettre au jour les secrets motifs qui nous ont fait agir et qui ne sont pas toujours aussi nobles qu'ils paraissaient au premier abord.

J'imagine, par exemple, un médecin qui a soigné avec dévouement un malade, car, les journaux le disent chaque jour, les médecins prodiguent toujours leurs soins. Le malade est content et témoigne sa reconnaissance en paroles ou par une lettre touchante. C'est bien ; mais est-ce tout ? Suffit-il d'empocher ces compliments et de se rengorger dans le sentiment de sa valeur ? — Non. Qu'il ne craigne pas, ce praticien, de faire la critique de lui-même. Il constatera, peut-être, que la position sociale de son client n'a pas été sans influence sur cette sollicitude si altruiste en apparence. Un autre jour, il se surprendra en flagrant délit de vanité, sa préoccupation majeure ayant été de poser un diagnostic savant et de démontrer sa supériorité vis-à-vis de confrères en vue.

Mais c'est humain, dit-on, c'est excusable. Certainement, mais on n'excuse que ce qui n'est pas bien. Ce n'en est pas moins notre tâche à tous d'épurer constamment nos motifs d'action.

Serait-ce trop difficile, faudrait-il pour cela une apti-

tude spéciale à l'analyse psychologique, accessible seulement à certains esprits? — Oh non; nous avons tous une incroyable acuité de critique quand il s'agit d'éplucher, non notre propre conduite, mais celle de nos semblables. Nous sommes tous de petits La Rochefoucaulds quand nous nous mettons à rabaisser les autres, à déceler dans leurs actes les mobiles égoïstes que nous leur attribuons.

Cette connaissance du cœur humain que nous montrons ainsi, n'est-elle pas quelque peu suspecte? N'aurions-nous pas étudié sur nous-mêmes ces vilains défauts? Est-il bien charitable de les prêter si facilement aux autres? Autant de questions que nous avons à résoudre chaque jour, quand nous avons saisi la valeur de cette méditation moralisante. Et qu'on ne dise pas que le temps nous manque, puisque nous savons si bien le trouver pour débîner notre prochain.

Je suis frappé du temps que l'on consacre journellement à acquérir des virtuosités moins urgentes, alors qu'on songe si peu à l'œuvre nécessaire qui s'appelle *la formation du caractère*. Nos jeunes filles s'évertuent au piano, se livrent pendant des heures à des exercices aussi fastidieux pour elles que pour leurs voisins. Ce serait bien si du moins elles arrivaient au but et réussissaient à faire plaisir; mais la majorité renonce, souvent bien tard, à cette étude faite en pure perte. D'autres s'enflamment

pour la peinture et ne réussissent qu'à augmenter le nombre des « croûtes ». Gommeux et gommeuses s'empressent au lawn-tennis ; je n'ai pas vu qu'ils y acquièrent la grâce et la beauté des jeunes Athéniens revenant de la palestres. Ceux que hante l'ambition de la virilité, de l'éducation à l'anglaise, se livrent au jeu du foot-ball, au canotage, au sport cycliste, et les journaux relatent leurs « matches » avec les équipes nationales ou étrangères. On fait de l'escrime, de la gymnastique suédoise ou autre, que sais-je encore ; je me suis laissé dire qu'on peut apprendre dans des cours le découpage de la volaille.

Loin de moi la pensée de vouloir condamner la plupart de ces distractions ; elles ont leur utilité. Mais il faut avouer qu'elles n'incitent nullement à la pensée méditative, dont nous aurions si grand besoin. Elle n'est pas possible dans cette agitation sportive, dans ce brouhaha du monde élégant. Il nous faudrait plus de solitude, plus de réflexion intime et personnelle et moins de lecture. Certes, il est bon de connaître la pensée des autres ; mais, dans cette culture littéraire, il faudrait s'adresser moins aux romanciers, qui enjolivent si souvent le vice, qu'aux moralistes de tous les temps, et particulièrement aux philosophes anciens, qui ont dépeint l'âme humaine comme les artistes de leur époque ont fixé dans le marbre les formes idéales du corps humain.

Toute la mentalité humaine est mise à nu dans les enseignements des deux écoles rivales des Stoïciens et des Épicuriens, dans le *Manuel* de l'esclave Épictète comme dans les *Pensées* de l'empereur Marc-Aurèle. Sénèque les résume dans ses admirables lettres à Lucilius, dans ses pénétrantes études sur la colère, la tranquillité de l'âme, dans les livres *Des bienfaits*. Il y a dans cette œuvre de nos devanciers un trésor inépuisable de pensée juste et fine.

Mais, surtout, fouillons au fond de nous-mêmes, toujours et toujours, au milieu de notre vie agitée; critiquons sans pitié et redressons nos défauts. Sachons reconnaître, avec une absolue sincérité vis-à-vis de nous-mêmes, les ressorts secrets qui nous ont fait agir. Renonçons à l'œuvre aussi vaine que méchante de pratiquer cette critique à l'égard des autres; retournons sur nous-mêmes ce regard scrutateur. La découverte de nos fautes ne nous amènera pas au découragement si nous savons envisager l'avenir, utiliser, pour le rendre meilleur, les enseignements du passé et vivre dans cette pensée continue de développement moral.

Quand on a bien saisi l'absolue nécessité de cette culture du moi éthique, la pensée méditative devient un besoin, une habitude morale. La réflexion s'associe si facilement à l'acte qu'elle ne ralentit pas les réactions

psychologiques. Elles sont, au contraire, d'autant plus rapides qu'elles sont habituelles ; le souci constant de moralisation intérieure ne diminue en rien cette spontanéité apparente, résultant précisément de la rapidité avec laquelle les pensées succèdent aux pensées et l'acte à la pensée.

Nous continuons à *obéir* à nos sentiments, à ces idées devenues chaudes à force d'avoir été méditées ; il s'établit comme un automatisme psychologique de vertu.

Cet automatisme se constate déjà dans bien des domaines chez la plupart des individus qui n'ont subi que l'influence morale la plus fruste. Beaucoup de gens ne sont pas retenus par l'unique crainte du gendarme ; l'idée du vol ne leur vient pas même, tant est ancré dans leur âme le sentiment que ce n'est pas bien. Nous sommes, pour la plupart, incapables de tuer, de dérober quelque chose à notre prochain, de manquer sciemment à une parole donnée. Nous n'avons besoin d'aucun effort pour combattre ces impulsions natives si puissantes chez l'homme qui n'est pas cultivé.

Ne pourrait-il pas en être de même, par une lente culture du moi moral, pour la pratique d'autres vertus, comme la tolérance, l'indulgence, la patience, la chasteté, la bonté ? Ne pourraient-elles pas prendre aussi ce caractère d'automatisme psychologique ? — Je ne vois pas ce qui

empêcherait absolument et à tout jamais ce progrès éthique, car ces vertus émanent, comme le respect du bien d'autrui, de bases rationnelles.

Dans ce dernier siècle de civilisation, de progrès matériel, on a beaucoup négligé la morale ; il semble qu'on l'ait oubliée. Un prélat romain qui incarne l'intransigeance cléricale faisait, en commentant la rupture de la France avec l'Église, cet aveu : « Nous avons à faire un retour sur nous-mêmes ; nous avons eu le tort de mettre au premier plan les préoccupations dogmatiques et laissé trop peu de place à l'enseignement moral. Nous recueillons ce que nous avons semé. »

Il faut, pour le bien de l'humanité, revenir de cette erreur et cultiver le terrain négligé. Toutes les coopérations sont bonnes dans ce domaine, et les rationalistes peuvent tendre la main aux croyants, pour peu que ces derniers soient sincères et sachent voir dans l'éthique le joyau de la pensée religieuse ou philosophique.

« Travaillons donc à bien penser, voilà le principe de la morale », a dit Pascal.

TOLÉRANCE

LA tolérance est une vertu que nous réclamons énergiquement de nos adversaires et que nous nous refusons à pratiquer envers eux.

Elle faciliterait cependant beaucoup les rapports entre les hommes ; il vaudrait mieux la pratiquer tous les jours un peu que d'écrire dans les journaux de Noël : « Paix sur la terre et bienveillance entre les hommes. » On le répète depuis bientôt deux mille ans, sans que l'état du monde soit changé.

Sans la tolérance, c'est la guerre à perpétuité entre les individus, entre les groupes sociaux, entre les peuples, ce fameux « struggle for life » que Darwin a observé chez les animaux et qu'on a adopté comme ligne de conduite pour l'espèce humaine ; il semble qu'on ait trouvé dans cette loi naturelle, qui souffre cependant de nombreuses exceptions, une justification commode de notre égoïsme. Avec

la tolérance, ce serait la paix et le progrès obtenus par le concours de tous, « l'harmonie pour la vie » substituée à la lutte, comme le dit si bien M^{me} J. Hudry-Menos.

Avec les gens qui pensent autrement que nous, la discussion deviendrait possible, et c'est alors que la lumière en jaillirait. N'étant pas irrités par les injures des autres, nous soumettrions leurs idées à la critique bienveillante de notre raison. Parfois, nous resterions dans nos opinions, les trouvant fondées ; d'autres fois, nous nous laisserions gagner, nous mettrions de l'eau dans notre vin. Nous comprendrions nos adversaires et exposerions nos motifs, sans recourir à ce cassant « je sais » par lequel nous couvrons nos ignorances ou à ce « je crois » auquel l'adversaire n'a plus qu'à répondre : Grand bien vous fasse ! — Songez un peu combien l'aspect du monde serait changé si cette vertu que tous reconnaissent désirable avait plus qu'un succès d'estime. On ne verrait plus des gens intelligents tout étonnés d'apprendre qu'il y a quelque chose de monstrueux dans cet assemblage de mots « guerres de religion », tout autant que dans l'union « de la guillotine et du culte de la déesse Raison ». Des gens d'opinions fort opposées, — il y en aurait nécessairement moins puisqu'on s'entendrait plus souvent, — sauraient passer sur leurs divergences, rechercheraient ce qui les unit et s'entr'aideraient dans la poursuite d'un Idéal commun.

Il y a une forme de tolérance qui est l'apanage des gens bien élevés : c'est celle qui consiste à ne pas se colleter avec ceux qui ne pensent pas comme eux ; mais que cette tolérance aristocratique est dédaigneuse ! Il y a une manière polie de faire comprendre à des gens qu'ils sont des imbéciles plus blessante qu'un soufflet.

Parfois, la tolérance n'est due qu'à un éclectisme sceptique, une façon de ne croire à rien ; elle fait dire à des hommes d'esprit : « Au fond, cela m'est bien égal. » Elle n'est pas tenace, cette indulgence polie ; elle s'évanouit aussitôt que les passions, en politique, en religion, en philosophie, viennent troubler le jugement.

Il en est souvent de même de cette tolérance résultant de la vie en commun avec des gens d'opinions différentes ; elle n'engendre pas toujours un respect réel des idées des autres ; elle est imposée par les circonstances, et un abbé m'écrivait naguère, avec une cynique franchise, qu'il n'approuvait la tolérance religieuse, dans les pays mixtes, que lorsqu'on ne pouvait pas faire autrement en raison de la puissance de l'adversaire.

Les partis politiques justifient leur intransigeance par les nécessités de la défense, par le bien du pays ; on n'ose plus guère prôner l'intolérance, mais on trouve toujours moyen de la justifier, de l'excuser, ne fût-ce qu'à titre de représailles.

La tolérance sincère, complète, persistante, se base sur de tout autres conceptions. Elle découle naturellement de la connaissance du déterminisme moral. Aussitôt que je sais que mon adversaire ne peut pas, au moment où il expose une opinion, en avoir une autre que celle qui résulte de sa mentalité innée ou acquise, mon siège est fait, et ce serait une énormité de ma part d'exiger qu'il pût incontinent penser comme moi.

Si Rousseau avait mieux compris l'idée du déterminisme, il n'aurait pas déparé son *Contrat social* par des phrases comme celle-ci : « Il faut impitoyablement bannir de la République tous les sectaires qui disent : « hors de notre église point de salut », car une telle intolérance en matière de dogme entraîne nécessairement l'intolérance en matière civile, l'inégalité, l'injustice, les dissensions. » — Il n'a pas vu qu'il tombait précisément dans le défaut qu'il reprochait à ses adversaires, et il a osé écrire quelques lignes plus bas : « L'État ne devra donc accepter parmi ses membres que ceux qui adhéreront à ce Credo moral et social, et il punira des peines les plus graves, même de la mort, quiconque, après l'avoir accepté, le reniera par sa parole ou par sa conduite. » — C'est le comble de l'intolérance.

On oublie constamment que les gens qui nous parlent pensent avec la tête qu'ils ont sur leurs épaules, et non

avec la nôtre, qu'ils voient les choses sous un autre angle, sous d'autres couleurs; nous oublions que nous penserions comme eux si nous avions le même tempérament, si nous avions subi les mêmes influences éducatives, physiques, intellectuelles et morales.

Nous pouvons être étonnés, peiné, de les trouver si loin de nous, de les voir repousser des opinions que nous considérons comme fondées, indiscutables. Nous n'avons jamais le droit de les rendre responsables de leur ignorance, de leur témoigner du mépris, et si nous nous croyons dans la situation de pouvoir agir sur eux, souvenons-nous qu'on prend les mouches avec du miel et non pas avec du vinaigre. N'est-ce pas Saint François de Sales qui disait : « Mieux vaut taire une vérité que de la donner sans douceur et de mauvaise grâce. » — Les hommes ressemblent souvent à deux personnes montées chacune sur un tertre différent pour observer la campagne. L'une dit : « Voyez donc là-bas ce petit clocher. — Un clocher? Que dites-vous donc, imbécile; c'est un sapin. — Mais, crétin que vous êtes, vous prenez des vessies pour des lanternes; c'est un clocher. — Gardez vos compliments pour vous; c'est un sapin. » Ils sont sur le point de se prendre aux cheveux quand leur vient enfin l'idée de changer de tertre, et les voilà qui s'aperçoivent qu'ils ont tous deux raison et auraient pu s'épargner

leurs injures : de l'un des tertres on voit un clocher et de l'autre, un sapin.

Il faudrait songer à ce petit apologue quand on discute avec des adversaires. Même s'ils étaient de mauvaise foi, ils devraient ce défaut à leur éducation défectueuse, et ce n'est pas par de mauvais traitements qu'on redressera leur esprit.

Cette idée du déterminisme moral suffit seule à assurer notre tolérance ; mais cette vertu s'appuie encore sur une autre idée : sur celle qu'il n'y a pas de vérités absolues en dehors des faits.

On commet une erreur en faisant de la volonté une faculté, alors qu'elle n'est qu'un moment dans la pensée ; on en commet une autre en donnant un sens concret au mot de vérité, qui n'est qu'une abstraction et qui désigne un rapport.

« La vérité, disent les philosophes, c'est l'accord de la pensée avec ses objets. » Leibnitz disait avec plus de précision encore : « C'est l'accord des représentations qui sont dans notre esprit avec les choses. »

C'est déjà par une licence de langage qu'on emploie ici le substantif, car c'est l'adjectif qui désigne le rapport des choses. Il vaudrait mieux dire à quelqu'un qui a bien apprécié une situation : « Vous avez dit vrai » que de dire : « Vous avez dit la vérité ».

Des personnes sont en promenade et aperçoivent dans la brume une masse noire. L'une dit : « C'est une voiture » ; l'autre : « Ce sont des mulets » ; une troisième croit voir un groupe d'hommes. Ce sont là tout autant *d'opinions*, dont aucune n'est prouvée. Les promeneurs se rapprochent peu à peu de l'objet en question, l'atteignent et constatent qu'il s'agit d'une voiture. C'est le premier qui a eu raison, qui a dit vrai. Il n'existe pas dès lors une *vérité* ; il y a un *fait* matériel, la présence de cette voiture, et l'expérience a prouvé que le premier observateur avait bien vu, qu'il y a concordance dûment constatée entre son opinion et le fait.

Il est donc clair que nous ne pouvons dire : « C'est vrai, vous avez dit la vérité » que quand il nous est possible d'y aller voir et d'établir sans conteste l'existence du fait.

La *vérité absolue* ne peut être conçue, par conséquent, que dans l'ordre des faits matériels directement constatables ou dans le domaine de la science mathématique, procédant à la démonstration par la voie logique. Ce sont les seules vérités qui soient reconnues par tous les hommes en possession de leur bon sens ; l'algèbre chez les Japonais et les Chinois est forcément la même que celle des Européens.

Toutes les idées dont la concordance avec les objets ne

peut pas être démontrée par l'expérience, le calcul ou cette intuition logique qu'on appelle le bon sens sont des *opinions*, des *idées* personnelles ; c'est un abus de les baptiser *vérités*.

Nous n'avons donc aucun droit de les imposer aux autres, de blâmer ceux-ci quand ils ne les reconnaissent pas. Nous pouvons, pour notre usage, les considérer comme vérités, baser sur elles toutes nos convictions, notre conduite, et trouver notre bonheur dans l'application de ces notions. Nous avons le droit de les répandre, de transmettre aux autres ce que nous jugeons utile, salutaire, de faire des prosélytes ; c'est un esprit d'altruisme qui nous y pousse si nous sommes sincères.

Il ne suffit pas d'être sceptique et de dire avec Voltaire : « Nous sommes tous pétris de faiblesses et d'erreurs ; pardonnons-nous réciproquement nos sottises, c'est la première loi de la nature. »

Nous ne pouvons pas tenir nos opinions pour sottises au moment où notre raison nous les dicte. Soyons toujours prêts à les reviser quand nous aurons reconnu notre erreur ; mais, aussi longtemps que nous estimons penser juste, nous avons le droit de garder notre conviction, de la défendre avec chaleur par les armes courtoises et loyales de la discussion.

En face des innombrables inconnues des problèmes

sociaux, nous ne sommes pas près de nous entendre. Quand l'intolérance de nos adversaires nous y oblige, nous devons résister, et il faut parfois opposer la force à la force. Dans les conflits entre les partis, entre les peuples, la lutte peut devenir épique ; elle suscite les héros. Malheureusement, l'analyse historique montre que bien souvent le peuple suggestible s'est laissé leurrer par les gouvernants et que des motifs d'intérêt vulgaire ont déterminé les guerres.

Certes, il y a de la crânerie dans cette réponse d'un soldat français à qui on demandait : « Qu'est-ce que le drapeau ? — C'est ça pourquoi on se fait casser la gueule. » Mais il est pénible de sentir que tant de braves gens ont donné leur vie pour un prince ambitieux, pour des intrigues diplomatiques où l'intérêt de quelques personnes ou d'une classe sociale était seul en jeu.

Et le comble, c'est que les belligérants, qui désobéissent sciemment aux préceptes les plus élémentaires de la morale chrétienne et rationnelle, implorent tous deux sur leurs armes la protection du Dieu des armées ; quand Mars flirtait avec Vénus, c'était logique ; aujourd'hui, c'est un anachronisme.

Les grands conflits sociaux ne sont heureusement pas de tous les jours ; ils troublent rarement ce bon petit bonheur bourgeois auquel nous aspirons tous. Il y a

même bien des gens qui ne s'occupent aucunement de la politique et du mouvement des idées ; ils prennent leur indifférence pour du stoïcisme.

Mais où la guerre devient désastreuse, c'est dans les rapports familiaux, dans ce sanctuaire où nous aimerions à trouver le repos. Tous les jours, cette paix est troublée. Dans nombre de familles, les engrenages grincent, la machine marche péniblement. Je n'ai pas en vue ici ces catastrophes, fréquentes cependant, qui aboutissent à la rupture des liens familiaux et qui dénotent chez l'un, chez l'autre, ou chez tous, mari et femme, parents et enfants, frères et sœurs, un véritable déséquilibre moral. Je ne parle que de ces vies relativement heureuses où tout se passe dans l'ordre, selon la morale bourgeoise, de ces intérieurs où semble même régner la plus belle harmonie.

En y regardant de près, on retrouve dans ces milieux paisibles, non seulement le choc des opinions, ce qui ne serait qu'un bien, mais la mauvaise humeur créée par l'intolérance réciproque.

Nous nous irritons quand les autres ne partagent pas notre avis ou nos goûts, tout en répétant pour nous protéger : « Des goûts et des couleurs, il ne faut pas disputer. » Nous montrons aux autres, ne serait-ce que par l'expression maussade de notre physionomie, l'impatience que nous cause leur opposition. L'humeur s'altère de part

et d'autre et les dissentiments s'accroissent. De guerre lasse, on laisse l'indifférence s'établir au foyer, dans le cercle plus étendu de la famille, dans le clan des amis.

Sans doute, les divergences d'opinions, de façons de sentir, sont parfois telles que la rupture est préférable. Il y a des unions familiales et amicales dont il ne ressort rien de bon, ni pour l'un, ni pour l'autre, ni pour personne ; mieux vaut alors le divorce.

Malgré cela, on reste ensemble, il le faut ; et c'est la petite guerre, peu dangereuse, mais énervante, les coups d'épingle de tous les jours. Il ne suffit pas, pour s'éviter ce supplice, de voir les mérites de la tolérance réciproque et de *vouloir* être patient. C'est un beau geste que de vouloir être vertueux, mais il est fatigant, comme le serait un effort musculaire continu, volontairement entretenu. Pour qu'il perde ce caractère d'effort impossible à la longue, il faut qu'il soit automatique, comme ce que l'on a appelé le tonus musculaire inconscient ; il faut qu'il résulte d'une idée fondamentale, entraînant naturellement cette tolérance et la rendant toujours plus facile, toujours moins contingente.

Cette idée-mère, c'est celle du déterminisme de la pensée ; elle nous fait comprendre que l'état d'âme de notre interlocuteur a ses causes profondes, inéluctables, dans son passé physiologique et psychologique. S'irriter

de l'erreur des autres est aussi absurde que de se fâcher contre un nègre parce qu'il est noir. La seule différence, c'est que le nègre ne blanchira pas malgré vos critiques, tandis que celui qui pense mal pourra changer d'opinion. Mais n'oubliez pas qu'il faut alors lui présenter la vôtre sous une forme acceptable. Vous n'y arriverez qu'en respectant ce qu'il appelle, avec une enfantine fierté, son libre arbitre, c'est-à-dire en le laissant apprécier vos arguments, s'éprendre d'amour pour les idées que vous faites passer devant les yeux de son entendement. S'il reste fidèle aux siennes, soyez sûr qu'il n'a pu faire autrement. Il faudra prendre votre parti de cette divergence inévitable et vivre en paix avec votre adversaire.

Mais la tolérance ne s'arrête pas là ; elle ne critique pas seulement les vues des autres avec bienveillance, elle amène à l'examen de notre propre mentalité. Alors nous constatons, souvent avec étonnement, que nous sommes aussi têtus que notre adversaire et que, dans la discussion, nous exigeons de lui un effort de conversion dont nous serions probablement incapable. Nous en concluons, non pas toujours que c'est à nous de céder, mais au moins que nous avons à surveiller notre esprit, à recommencer toujours et toujours le travail de réflexion logique, en nous aidant précisément des opinions des autres, si différentes qu'elles soient des nôtres. Celui qui, sous un prétexte

quelconque, se refuse à cette constante revision de sa pensée, dédaigneux d'emblée de l'opinion d'autrui, est un intolérant. Il entrave, non seulement le progrès intellectuel, qui se fera sans lui, mais le progrès moral, qui résulte précisément de cet accord toujours plus intime entre les hommes.

La vraie tolérance nous rend plus sévère pour nous-mêmes que pour les autres, car il nous est plus facile d'agir sur notre propre mentalité que sur celle de nos semblables. Nous osons nous critiquer sans ménagements, sans risquer de blesser notre susceptibilité.

Employons l'ironie, la dialectique acerbe, que nous savons si bien manier à l'égard de nos adversaires, à corriger notre propre mentalité, à remanier nos idées et à aller toujours plus avant sur le chemin du perfectionnement moral.

INDULGENCE

L'INDULGENCE est à la conduite des autres ce que la tolérance est à leurs opinions. Elle dérive du même principe : le déterminisme de la pensée impliquant nécessairement celui des actes.

L'intolérance est une cause de continuels frottements que nous pourrions éviter pour le bien de tous. Mais ces inconvénients sont souvent supportables ; quand nous n'avons à reprocher aux autres que des délits d'opinion, nous pourrions leur pardonner pour notre tranquillité aussi bien que pour la leur.

L'absence d'indulgence trouble plus profondément les relations sociales ; elle entraîne aux pires injustices et crée des situations souvent tragiques.

L'éducateur qui reste englué dans l'idée imprécise de *la responsabilité* tout court ne peut arriver qu'à une indulgence variable, contingente et, par conséquent, sou-

verainement injuste. Il accumule les reproches sur la tête du coupable et lui fait sentir toute son ignominie. Parfois, devinant qu'il va trop loin, il fait, pour ainsi dire, un effort de bonté, adoucit le ton, semble pardonner, mais à condition qu'on ne recommence plus. Il exige l'obéissance à des règles morales dont il affirme le caractère impératif, sans établir les raisons qui doivent faire aimer cet Idéal moral. Le coupable sent les aspérités du reproche et tombe facilement dans cet état de rébellion si défavorable à toute œuvre de correction de soi-même.

Rien n'est plus triste dans ce monde que l'existence de ces malheureux qu'on n'a pas su prendre, diriger dans la bonne voie; on a eu recours à l'autorité, toujours mauvaise, en dépit des succès momentanés qu'elle peut donner, au lieu de s'adresser à la persuasion bienveillante. Souvent, après avoir perdu des années d'un temps précieux, on est obligé de reconnaître qu'on a fait fausse route; on renonce à l'idée du défaut de caractère pour admettre un état maladif, la neurasthénie, le déséquilibre, sans voir qu'on établit ainsi une distinction absolument artificielle.

Tout change d'aspect et devient clair, sans qu'il y ait la moindre coupure dans la pensée, quand on a compris le déterminisme, quand on reconnaît que l'acte n'est que l'aboutissant de l'idée et qu'au moment où il agit,

l'homme ne peut pas obéir à une autre idée qu'à celle qui le hante présentement, si mauvaise soit-elle.

« Oui, m'écrit un ami, la notion du déterminisme est un motif d'indulgence infinie envers les autres, donc une source de bonté. Ne risque-t-elle pas de nous rendre trop indulgent pour nous-mêmes ? »

Nous sommes, en effet, si imbus de l'idée creuse de *responsabilité* et de la notion tout aussi imprécise de *faute* qu'on a quelque peine à penser toujours selon les données du déterminisme. Il faut rompre avec de vieilles habitudes pour s'accoutumer à cette notion ; il semble qu'on doive modifier le langage. Ce serait à la fois bien difficile et bien inutile.

On peut conserver, je le répète, le terme de *liberté* si l'on veut dire par là que notre activité n'est entravée par aucun obstacle étranger à notre moi pensant, c'est-à-dire par des impossibilités matérielles, par la maladie corporelle, voire même par la maladie mentale confirmée, troublant pour un temps plus ou moins long le mécanisme de notre pensée.

J'accepte pleinement le mot *responsabilité* à condition qu'on distingue et précise les sanctions sans lesquelles elle n'existe pas. J'en ai admis trois au lieu d'une seule. Je ne demande pas qu'on retranche du dictionnaire le mot de *volonté*, mais il faut qu'on explique ce que cela

veut dire. Il est facile de voir que *le motif*, que nous ne créons pas, *précède la volition* et que cette dernière est *déterminée* par le motif.

Le mot de *faute* conserve toute sa valeur, mais qu'on précise sa signification. Épictète a dit : « Se tromper est une faute. » C'est pour éviter toutes fautes de ce genre que le stoïcien s'appliquera à l'étude des syllogismes, à la résolution des raisonnements captieux, à la dialectique la plus subtile¹. C'est dire qu'il faut pour cela *l'intelligence morale*, qu'on acquiert par l'éducation, mais qu'on ne se donne pas à volonté.

L'indulgence rationnelle ne s'adresse nullement à l'acte en lui-même considéré comme mauvais ; ce n'est pas une indifférence vis-à-vis du mal, comme celle de ces sceptiques que n'anime aucun désir de moralisation et qui, décourageant toutes les initiatives, s'en vont répétant ces phrases banales : Il faut que jeunesse se passe, ou encore : Il faut hurler avec les loups, ou enfin : *Homo homini lupus*. J'aimerais mieux la parole : « A tout péché miséricorde », à condition qu'on ne l'emploie pas comme excuse anticipée à tous ses vices.

Le déterministe conserve, au contraire, intacte en lui l'horreur du mal, la notion idéale du bien ; il en cherche

1. *Manuel d'Épictète*, trad. de Guyau. Paris, Ch. Delagrave, p. xxiii.

imperturbablement la réalisation pour lui-même et pour les autres ; il veut contribuer de toutes ses forces et malgré les insuccès à ce perfectionnement éthique de la personnalité humaine. Le phare de l'Idéal moral brille à ses yeux d'un éclat croissant à mesure que sa conscience s'enrichit des constatations de l'expérience.

C'est en face du coupable, de l'homme tombé, qu'il retrouve toute son indulgence, oubliant le passé, si horrible qu'il puisse être, pour ne penser qu'à l'avenir. D'un coup d'œil, il voit les influences physiques, intellectuelles et morales, les contingences de milieu, qui ont fait de l'individu ce qu'il a été jusqu'ici, sans en conclure qu'elles vont continuer à agir dans le futur. Emporté par cette vue claire et saine du déterminisme, c'est d'un large geste qu'il passe sur le passé d'autrui l'éponge de l'indulgence plénière. « Tout comprendre, c'est tout pardonner », a dit le P. Lacordaire.

Le coupable est déjà puni ou le sera ; il subira les effets de la responsabilité vis-à-vis de la société, qui doit punir à la fois par nécessité de défense personnelle et pour déterminer, par des moyens encore sommaires il est vrai, l'obéissance à des lois nécessaires. Suivant sa mentalité, le coupable subira ces sanctions la colère dans l'âme ou les acceptera en reconnaissant la valeur des notions morales qui les ont dictées.

Le délinquant pâtit lui-même, physiquement ou moralement, de sa situation, soit qu'il souffre des suites naturelles de l'acte coupable, soit qu'il éprouve ce remords qui ronge plus souvent qu'on ne croit le coupable étalant aux yeux des autres une cynique indifférence.

Dans la pensée des croyants, il subira dans un autre monde les sanctions inconnues que peut mériter son acte, question que nous ne pouvons pas même effleurer, tant il serait téméraire de préjuger les intentions d'une divinité. Pourquoi ajouter à ces souffrances qui tôt ou tard atteindront le coupable, qui l'ont déjà travaillé, l'inutile mépris ? N'est-ce pas là le coup de pied de l'âne ?

Le sachant ou à notre insu, nous remplissons tous dans la vie un rôle d'éducateur. Les parents l'exercent sur leurs enfants, les maîtres sur leurs élèves, les ecclésiastiques sur leurs ouailles. Cette influence éducative intervient, moins avouée, entre conjoints, entre frères et sœurs, entre amis ; parfois, subreptice, elle se fait à rebours, les enfants agissant sur leurs parents, Mentor subissant sans le savoir le joug de Télémaque.

Le médecin jouit d'une position privilégiée pour juger des difficultés de l'éducation, pour découvrir les ficelles cachées qui font mouvoir la marionnette humaine et pour tirer les bonnes, celles qui provoquent les mouvements adaptés au rôle à jouer. Lorsqu'il ne se cantonne pas dans

la chirurgie, art manuel, et ne se complaît pas dans cette médecine artificielle qui ne recourt qu'aux agents physiques ou à la pharmacie, il voit le rôle immense que joue la mentalité, non seulement dans la conduite morale, mais aussi dans les états pathologiques qui en sont la conséquence. Il voit bientôt qu'on ne lui amène pas toujours de vrais malades, mais des gens bien portants qui *pensent mal*, non seulement des fous avérés, mais de ceux qu'on appelle aujourd'hui des demi-fous. Sa logique le force à dire que là où on parle de demies, il faudrait songer à des fractions toujours plus petites ; il en conclut qu'il n'y a que des degrés entre le défaut de caractère et la maladie de l'esprit, et non une différence d'essence.

Dans tous les cas où l'homme pense et agit mal, sort de la voie idéale du bien, le déterministe voit les causes qui ont amené la déviation. Il sait qu'on ne peut supprimer les erreurs passées ; ce n'est que pour l'avenir qu'on peut faire intervenir des motifs déterminants nouveaux.

Théoriquement et abstraction faite des moyens physiques propres à seconder l'œuvre morale, — ils peuvent être utiles vis-à-vis du défaut comme vis-à-vis de la maladie, — le traitement restera le même. Il a pour but le redressement de l'idée fautive, l'orthopédie morale, et nous n'avons d'autre arme pour poursuivre ce but que notre raison toujours plus affinée par la culture de nous-mêmes.

Nous n'y réussons pas, ou que difficilement, quand la déformation mentale tient à des causes physiques ou psychiques trop puissantes, dues avant tout à l'hérédité, à la maladie cérébrale ; nous aurons plus de succès si le mal n'a sa source que dans la fatigue, dans des états maladifs passagers, dans une psychasthénie entretenue par des conditions fâcheuses d'éducation, de contagion morale.

En soustrayant le sujet à l'action du milieu, en lui procurant le repos qui favorise le travail de la pensée, nous pouvons lui faire aimer des notions nouvelles pour lui, non pas en les lui dictant comme vérités absolues, mais en les lui soumettant comme acceptées par nous, comme reconnues belles par des personnes qu'il aime et respecte, en faisant miroiter devant ses yeux les avantages, souvent matériels, — succès de carrière, position sociale, — mais surtout moraux, — bonheur intime et permanent, — qui résulteront de sa conversion au bien. C'est à lui de prendre feu pour ces idées directrices, s'il le peut.

Pour employer un mot dont on abuse aujourd'hui, nous n'obéissons aux suggestions étrangères que quand elles sont devenues autosuggestions. Il ne suffit pas que nous trouvions justes les opinions qu'on nous soumet ; il y a des degrés allant de la compréhension à la conviction profonde ; il faut que le sentiment s'en mêle, que nous soyons emportés.

En comparant l'homme en face des idées au prince en présence de jeunes filles à marier, j'ai dit qu'il épouserait celle qui lui plairait ; mais l'amour, dit-on, ne se commande pas. Nous pouvons nous efforcer d'échauffer l'amour chez celui dont nous voudrions faire un époux, lui vanter les charmes de la jeune fille ou lui dire à l'oreille le montant de la dot ; le reste est son affaire, il échappe à notre joug pour retomber sous celui de sa propre mentalité. C'est là ce que l'homme appelle sa liberté.

Nous manquons d'indulgence et de patience vis-à-vis de nos semblables quand, sans être vraiment malades, ils subissent ces variations d'humeur auxquelles nous sommes tous plus ou moins soumis. Sous l'influence d'une fatigue qui ne paraît pas justifiée par la somme de travail produit, dans des états de malaise organique causés par des phénomènes physiologiques ou pathologiques de notre être, nous nous sentons modifiés dans notre vie mentale. Nous devenons maussades, découragés, sans motifs sérieux. Nous nous montrons rebelles, méchants ; nous le regrettons, mais nos nerfs nous dominent et nous ne parvenons pas à chasser l'ennemi qui est en nous.

Nous y réussirions plus facilement si ceux qui nous entourent avaient au cœur l'indulgence déterministe, s'ils savaient reconnaître leurs propres faiblesses. Ils oublient

qu'ils ne sont pas non plus toujours ce qu'ils voudraient être, et ils nous secouent avec dureté. C'est un vrai martyr que subissent souvent dans les familles les gens impressionnables, sujets à de continuelles variations de leur état d'âme ; ils sont des incompris, et les reproches qu'on leur adresse, dans une intention évidente d'orthopédie morale, leur enlèvent les derniers vestiges de la maîtrise d'eux-mêmes. Sans doute, on peut leur faire du bien par la parole, même à l'occasion par le reproche, à condition qu'il soit bienveillant. L'être qui est impatient, chagrin, souffre ; il n'est pas bien dans sa peau, sans pouvoir dire ce qui se passe en lui. Envisageons-le comme un malade qui a besoin de repos ou d'encouragement, et non comme un coupable qui serait volontairement maussade. Faisons vis-à-vis de nos semblables comme ces mères clairvoyantes qui, loin de brusquer l'enfant devenu irritable, expliquent cette humeur en disant : c'est parce qu'il n'a pas assez dormi, et qui le remettent doucement dans son berceau. Voilà un déterminisme pratique dont nous aurions grand besoin dans nos relations entre adultes.

Dans cette œuvre d'éducation, tout sentiment d'irritation, de mépris, de dégoût, vis-à-vis du coupable est une entrave ; il n'y a pas de crime assez grand pour laisser glisser sur l'individu la répulsion morale légitime que nous inspire son acte. Nous commettrions, en agissant

ainsi, non seulement une lourde faute de tactique éducative, mais encore une injustice flagrante.

Des amis, qui ne pouvaient nier le fait du déterminisme, craignaient que cette conception ne créât une nonchalance morale, un laisser aller fondé sur l'idée qu'on ne peut rien par soi-même. Ce danger n'existe pas quand l'idée du déterminisme a été bien saisie.

Le déterminisme n'est pas une prédestination ; il ne constate que les faits passés et les circonstances matérielles et morales qui les ont déterminés. L'avenir est encore inconnu, et l'homme est donc libre, non pas dans le sens philosophique du mot, mais dans ce sens qu'il pourra obéir dorénavant, étant instruit par sa propre expérience ou par les conseils, aux idées nouvelles qui auront un attrait pour lui.

En réfléchissant, on reconnaît qu'il n'y a pas de présent pour ce qui se meut et, par conséquent, pour ce qui vit. Le présent ne s'applique qu'à ce qui est à l'état statique ou de repos. Un train qui est arrêté dans une gare est présent ; mais ce mot n'a plus de sens quand le train ne fait qu'y passer. En prenant comme limite une ligne idéale, les wagons qui sont à droite de l'observateur sont passés, ceux qui sont à gauche sont à venir. De même, il n'y a pas de présent dans notre existence ; il n'y a que des tranches de passé et des tranches d'avenir ; ce que

nous appelons communément le présent, c'est l'avenir le plus immédiat. L'avenir nous est toujours inconnu, et l'indulgence ne peut s'appliquer qu'au passé.

Prenons un exemple : Un jeune homme m'est adressé parce qu'il se livre à la boisson ; il a accepté lui-même cette consultation dans le désir de se guérir. Avec l'indulgence plénière que nous devons à ces dévoyés, je lui expose les raisons diverses qui font désirer qu'il renonce à sa passion : souci de sa santé physique, de son avenir matériel et moral, remords qui le rendent malheureux. Je l'engage à reprendre courage, à s'enthousiasmer pour une vie plus digne ramenant le bonheur dans sa famille. Il m'écoute et me répond tristement : « Que voulez-vous, docteur, c'est plus fort que moi. — Inutile de me le dire, mon cher monsieur ; vous parlez du passé, et il est en effet passé ; nous n'y pouvons plus rien changer. Vos passions ont été plus fortes que les motifs de la raison. Ne parlons plus de ce passé. — C'est de l'avenir que je parle ; j'ai si souvent essayé de me corriger sans réussir, et pourtant j'avais déjà reconnu toute la valeur des raisons morales que vous m'exposez. —

« Oui, je vois que vous concluez du passé à l'avenir, comme quand on dit : Qui a bu boira. Ne savez-vous pas que les sociétés de tempérance et d'abstinence ont déjà souvent fait mentir ce proverbe décourageant ? Je vous

refuse du reste, au nom de la logique, de me parler de l'avenir. On a toujours le droit de dire : Ça été plus fort que moi ; mais on ne peut pas dire : Ce sera plus fort que moi. Sans doute, le passé peut nous faire craindre pour l'avenir ; mais n'oubliez pas que ce dernier ne nous appartient pas. Il peut survenir d'ici à demain, ou plus tard, des événements de votre vie matérielle, intellectuelle ou morale qui *détermineront* pour vous une autre conduite. Supposons même que vous retombiez ce soir, demain, après-demain, bien souvent encore. Chaque fois que vous viendrez me confier votre faute, je garderai la même indulgence plénière pour un passé que personne ne peut changer. Chaque rechute appartient aux tranches passées de la vie ; de l'avenir, nous ne savons rien encore, ni vous, ni moi. Il en est des fautes de notre vie comme des accidents de chemin de fer : un train a déraillé, c'est du passé ; ce n'est pas une raison pour que le suivant déraille aussi. N'est-il pas probable que l'aiguilleur pris en faute rendra à l'avenir sa surveillance plus efficace ?

« Réfléchissez, voyez toujours plus clairement que votre conduite vous mène à des fondrières ; plus vous verrez le danger, plus vous reculerez épouvanté. Il n'y a jamais eu qu'un seul moyen de se corriger d'un vice : c'est de reconnaître les dangers qu'il présente pour nous ; il n'y a qu'un moyen d'acquérir une qualité : c'est de bien voir les

avantages qu'elle nous procure. En dehors de là, il n'y a pas de sagesse. Continuez, non pas à faire de vains efforts de volonté, comme un homme qui agite inutilement ses bras, mais à acquérir par la réflexion, par mes conseils puisés aussi dans l'expérience, cette *clairvoyance morale* qui assure notre marche toujours difficile sur le chemin de la vie. L'homme s'avance dans ce monde moral comme l'explorateur dans un pays inconnu. Il s'égare souvent et n'a pour se guider que son flair, son expérience, celle des voyageurs qui l'ont précédé. Quand il s'aperçoit qu'il s'est fourvoyé, il doit retourner en arrière et chercher le bon chemin. Que diriez-vous de celui qui, au lieu de s'informer, se coucherait au bord du chemin en versant des larmes sur ses erreurs passées ? — Allez et revenez dans quelques jours. Vous retrouverez toujours la même bienveillance pour vous, la même patience, mais aussi, sachez-le, les mêmes arguments, parce qu'il n'y en a pas d'autres. »

Ces principes s'appliquent à toutes fautes. Loin d'affaiblir l'idée morale, ils la rendent toujours plus nette, plus impérieuse. Ils donnent à l'éducateur l'indulgence et l'inlassable patience qui sont nécessaires à son œuvre. Ils allument le désir du bien chez lui comme chez son disciple, et c'est dans cette communauté d'aspirations morales que réside leur entente mentale ; ils marchent, la

main dans la main, vers l'Idéal qu'ils poursuivent. On remet mieux un égaré sur le bon chemin en l'accompagnant qu'en indiquant d'un geste maussade la route à suivre.

C'est une erreur de considérer le déterminisme comme un obstacle à la morale. L'oreiller de paresse se trouverait plutôt dans la conception du péché originel, qui nous empêcherait à tout jamais de suivre la voie du bien à moins de bénéficier de grâces qu'on ne peut pas réclamer.

Un jour où j'exprimais à une vaillante sœur de charité mon étonnement de voir un de nos malades, un abbé, esclave des plus vulgaires pusillanimités, elle me répondit : « Que voulez-vous, c'est un homme comme les autres. » — Sans doute, pensais-je, je ne le sais que trop ; je n'en suis plus à m'étonner des faiblesses humaines. Mais ce qui me surprenait, c'était de voir une piété sincère ne servir qu'à des fins ultérieures et rester sans emploi dans la pratique de la vie.

Un autre jour où j'encourageais un prêtre intelligent, je me surpris à rougir. Il me semblait que ce que je lui disais était par trop simple et qu'exposer cette éthique à un théologien, c'était, comme on dit, porter de l'eau au lac. Je m'excusai de lui avoir adressé des paroles qui me paraissaient superflues. « Oui, docteur, répondit-il, je sais tout cela aussi bien que vous ; j'ai même enseigné ces

vérités ; mais je n'avais pas vu qu'elles eussent une application aussi pratique. »

Ce regard du chrétien toujours fixé sur l'au-delà lui fait parfois oublier la vie en ce monde. Il n'a souvent qu'une médiocre estime pour la sagesse humaine. Ne court-il pas le risque d'excuser ses faiblesses en escomptant la rédemption ?

Le déterminisme, ne pouvant rationnellement s'appliquer qu'au passé, n'autorise aucune faiblesse future ; il attend, au contraire, de l'avenir de nouvelles influences déterminantes. Il est un élément de progrès, parce qu'il permet à tout coupable de recommencer sur page blanche avec un nouveau zèle, en gardant, précis mais débarrassé d'amertume, le souvenir des fautes passées.

HUMILITÉ

L'HUMILITÉ est une vertu décriée ; on ne croit devoir s'incliner devant elle que quand elle est accompagnée de l'adjectif « chrétienne » ; encore ne la comprend-on pas. Puisqu'elle est si rare dans ce monde, où la vanité joue un grand rôle, il faut bien en conclure que c'est une vertu étrangère à la mentalité naturelle. Elle est cependant la plus rationnelle, la plus facile à déduire des plus simples constatations.

Son contraire est l'orgueil ; or de quoi pourrions-nous être fiers, étant donné que nous avons tout reçu ?

Si la vie est souvent tragique, elle tient aussi du vaudeville ; rien n'est plus grotesque que cette vanité humaine qui, comme une vulgaire coquette, s'attife de tous les colifichets.

L'un est fier du nom qu'il porte, de la particule qui le

précède. Il n'a rien fait pour l'acquérir, ni pour le conserver intact; il en a bien souvent terni l'éclat mondain; il sent cependant un sang bleu courir dans ses veines. Même quand une éducation soignée, agissant sur une intelligence déliée, l'a débarrassé de la vulgaire morgue, il laisse presque toujours percer le sentiment de sa supériorité. A supposer que ses ancêtres se fussent distingués aux croisades, m'est avis qu'il n'en peut rien.

Dans ce petit monde de gens bien nés, on fait encore des distinctions entre la grande et la petite noblesse. Cette aristocratie se pavane quand le grand nom s'allie à la fortune; elle se fait plus discrète quand l'argent lui manque, mais ne craint pas de redorer son blason en s'alliant à une famille de parvenus.

Celui qui a trouvé un million dans son berceau jette un regard dédaigneux sur celui qui l'a gagné en brassant de vulgaires affaires, et ce dernier lui renvoie la balle en se rengorgeant dans le sentiment de sa supériorité intellectuelle. L'artiste arrivé: peintre, sculpteur, littérateur, musicien, sourit de pitié à la vue de ces dindons; n'est-il pas, lui, marqué du sceau du génie?

Le bon Beethoven reprochait à Goethe, pourtant bien conscient de la valeur de sa personne, son obséquiosité vis-à-vis des gens de cour et lui disait: « Ne sommes-nous pas supérieurs à tous ces gens-là! » Il ne songeait

pas qu'il avait reçu de la nature ce génie dont il était fier : vanité pour vanité.

Le savant tombe dans la même erreur lorsqu'avec une apparente modestie, il sourit de la bêtise humaine, du vide qu'il constate dans les intelligences mondaines ; il n'en recherche pas moins les faveurs des grands et convoite avec âpreté les distinctions honorifiques qui vont le placer au-dessus de ses confrères. Partout, dans les milieux les plus intellectuels, on retrouve cette émulation de mauvais aloi, au lieu du travail désintéressé fait dans un esprit de solidarité humaine.

Oui, dira-t-on, il est en effet ridicule d'être fier de ces supériorités que nous devons au hasard de notre naissance ou à la munificence d'une Providence, et la satire a depuis longtemps cinglé de son fouet ces éternelles vanités ; mais il y a une fierté légitime, c'est celle du « self made man », qui, parti de bas, a tout conquis par son énergie. Il y a là quelque chose de personnel, de voulu, un effort qu'il faut admirer et louer. C'est cette puissance de l'énergie qu'on doit encourager en s'inclinant devant elle, où qu'elle se présente, dans toutes les classes sociales.

Ce jugement me semble injuste. Nous ne sommes pas plus maîtres d'avoir ce qu'on appelle de l'énergie que de venir au monde capitaliste. Nos qualités morales subissent aussi le joug de l'hérédité ; elles augmentent par l'é-

ducation, comme notre avoir à la caisse d'épargne s'augmente des intérêts et des dons bienveillants. Avons-nous donc tous d'emblée un livret cossu ou de généreux bienfaiteurs ?

Je n'ai jamais saisi le sens de ces notions, si banalement usitées, de *mérite* et de *démérite*, ou plutôt, j'estime qu'on se trompe en les appliquant à l'individu au lieu de les réserver pour l'idéal de vertu qu'il réalise.

Il est absurde qu'une femme soit fière de sa beauté ; qu'en peut-elle d'être belle, et comment pourrions-nous lui en faire un mérite ? Qu'elle en jouisse, qu'elle répande autour d'elle le charme de sa grâce, en le décuplant par l'attrait de la bonté. Être coquette serait déceler une insuffisance intellectuelle ; elle n'en pourrait rien encore, la pauvre d'esprit, mais sa beauté diminuerait à nos yeux ; le public s'en rend compte lorsqu'il dit d'une femme : « Elle est jolie, mais elle le sait. »

Il n'est pas plus permis à un homme intelligent d'être fier de sa supériorité ; il ne l'a pas faite, cette intelligence, il l'a reçue. Qu'il emploie ce capital et le fasse fructifier pour le bien de tous ; que, compatissant à la misère des autres, il partage, pour ainsi dire, avec eux le bien qu'il détient.

Un médecin de mes amis, qui a derrière lui une belle carrière de dévouement professionnel, me disait un jour :

« Il y a eu dans mon existence un événement qui a décidé de ma carrière d'homme et a eu sur ma vie plus d'influence que tous les enseignements précédents. J'ai passé quelques semaines de vacances chez un vieux pasteur anglais. Il ne m'a nullement assassiné de leçons de morale ; mais, quand je le quittai, il me frappa amicalement sur l'épaule et me dit : « Jeune homme, souvenez-vous qu'il n'y a que deux devoirs à remplir dans ce monde : *premièrement, donner à sa personnalité toute la valeur qu'elle est susceptible d'avoir ; secondement, la mettre au service des autres.* »

On ne saurait exprimer en meilleurs termes cette idée de solidarité au service de laquelle nous avons à mettre tous nos dons, qu'ils soient le résultat de l'hérédité ou de l'éducation, les deux seuls facteurs auxquels nous devons tout ce que nous possédons.

Il n'y a place nulle part pour la fierté, pour une contemplation admirative de notre moi physique, intellectuel ou moral.

Toutes les aristocraties sont destinées à disparaître par la constatation de plus en plus nette qu'elles ne sont que privilège. Elles ont toujours été en butte à l'envie, parce que, même quand elles ne sont pas la vulgaire supériorité que crée la fortune, même quand elles naissent du don d'intelligence, elles procurent des avantages matériels et

accentuent les inégalités sociales, toujours pénibles pour celui qui se sent inférieur.

Les Grecs avaient trois mots pour désigner « le meilleur » : ἄριστος, superlatif de bien ; il s'appliquait aux gens « bien », sans qu'on précisât en quoi consistait cette supériorité admise sans conteste par ceux qui la réclamaient ; κράτιστος, qui signifiait « le plus puissant » et caractérisait certaines dominations par la force brutale ou par l'énergie dans l'action ; βέλτιστος, enfin, qui indiquait la véritable supériorité morale, celle de l'honnêteté, de la vertu.

C'est une « beltistocratie » qu'il nous faudrait, une « aristocratie du cœur », qui, consciente du déterminisme des choses humaines, aussi bien dans la conception chrétienne que dans une philosophie rationaliste, ne verrait devant elle que ce précepte du pasteur anglais : Développer notre capital de vertus, les aptitudes que nous avons reçues, aller toujours plus avant dans le perfectionnement de notre personnalité, non pour en tirer des avantages personnels, mais pour en faire profiter l'humanité tout entière.

Cette aristocratie ne serait pas exposée à l'envie ; elle n'aurait rien à craindre des révolutions. Précieuse à ceux qui la posséderaient, en ce qu'elle leur donnerait le bonheur, elle le sèmerait aussi autour d'elle.

Tandis que la fortune matérielle partagée laisserait chacun dans une médiocrité voisine de la misère, le bien moral s'accroît dans la mesure où il est distribué ; il est inépuisable. Voilà la richesse qu'il nous faut.

Les classes dites cultivées n'ont qu'un moyen d'endiguer le torrent révolutionnaire : c'est d'enseigner la vertu en la pratiquant. Est-il encore temps ?

La véritable humilité a sa source dans ce sentiment, si facile à saisir, que nous ne devons rien à nous-mêmes, que nous avons tout reçu, quelles que soient nos idées sur la personne du donateur. Il n'y a pas lieu de faire des distinctions ; le principe s'applique aux richesses morales comme aux biens matériels, aux dons du cœur et de l'esprit comme à l'argent et aux honneurs.

Il faut s'attaquer à ces notions de mérite et de démerite, non dans un esprit de dénigrement, mais dans un sentiment d'équité sociale plus noble que l'admiration béate, souvent doublée d'envie, qu'on manifeste pour le succès. C'est le charme de la vertu que nous devons subir. Nous pouvons, nous devons aimer celui qui la pratique ; mais il n'a pas le droit d'en être fier. Le prix d'une bonne action est doublé quand elle est accomplie simplement, avec modestie.

Nous pouvons reconnaître chez les autres une belle âme et l'aimer, comme nous admirons une belle femme,

une œuvre d'art. C'est à la beauté que doivent aller nos hommages, et non à la personne qui, sans qu'elle puisse s'en faire un mérite, la représente à nos yeux.

Déjà pour les enfants dans les écoles, il faudrait supprimer les distinctions et récompenses encourageant la vanité précoce, ou ne maintenir que celles qui peuvent développer la vraie émulation, celle qui consiste, non à laisser les autres derrière soi, mais à marcher avec eux, la main dans la main, en les entraînant sur la route du perfectionnement.

L'idée de la solidarité doit prendre une place toujours plus grande dans ces jeunes cœurs, moins racornis que ceux des adultes. L'homme n'a pas de plus grand ennemi que son égoïsme ; voilà l'idée qu'il faut fixer au plus profond de l'âme humaine. Elle est la seule condition du progrès moral.

L'humilité bien comprise supprime d'un coup, non seulement l'orgueil et la susceptibilité, mais aussi la timidité, qui en dérive plus directement qu'on ne le pense. On l'a dit avec raison : « La timidité, c'est de l'orgueil. ». A propos de la rougeur, M^{me} de Sévigné écrivait à sa fille : « C'est une persécution dont le diable afflige l'amour-propre. » Toute timidité a sa source dans l'amour-propre, dans la crainte d'être mal jugé. Elle est la sœur de la susceptibilité, aussi désagréable pour les autres que

pour celui qui l'éprouve. Il entrave beaucoup les relations sociales, ce défaut si répandu qui rend les gens inaccessibles aux conseils les plus bienveillants et les soustrait, par conséquent, à l'influence éducatrice dont nous avons tous besoin.

C'est qu'il faut de l'humilité pour accepter le reproche, surtout quand il est mérité; il faut, d'autre part, de l'indulgence et du tact pour savoir le présenter sans blesser. Cette susceptibilité outrée est fréquente dans les états de déséquilibre mental qu'on met dans un tiroir étiqueté *neurasthénie*; elle fait naître des drames dans les familles. Ce défaut natif, souvent familial, est toujours difficile à combattre. Cependant on voit des personnes qui s'étaient rendu la vie pénible par leur impatience vis-à-vis du reproche réussir à perdre cette susceptibilité, précisément parce qu'elles en ont reconnu les inconvénients. Un de ces malades me disait s'être débarrassé lui-même de cette irritabilité, et quand je lui demandai comment il avait fait, il répondit: Eh, en réfléchissant que c'était toujours moi qui « payais la fête ».

Voilà une réflexion précieuse que nous ne devrions jamais oublier quand nous allons céder à nos passions; c'est toujours nous qui « payons la fête »; et ce n'est pas même une fête, puisque le sentiment auquel nous nous livrons est aussi désagréable que ses suites.

Reconnaître que « nous sommes toujours punis par où nous avons péché » est, pratiquement, le meilleur moyen de corriger nos défauts. Cette morale « par prudence » est la plus efficace ; elle doit être enseignée tout d'abord à ceux qui se plaignent de situations qu'ils ont créées eux-mêmes. Il y a cependant quelque égoïsme à n'éviter le mal que parce qu'il a pour nous des conséquences fâcheuses. Le penseur saura, sans négliger cette prudence raisonnable, s'élever à des conceptions plus hautes et se créer un Idéal de bien dont l'oubli causerait un remords plus cuisant que le simple regret.

Il est curieux de voir combien de personnes n'ont pas saisi le lien étroit qui unit la timidité à l'amour-propre. J'ai coutume de donner à ces gens trop peu clairvoyants un exemple concret : « Une demoiselle joue du piano. Un jour, une vieille amie vient passer la soirée dans la famille ; empêchée par des infirmités d'aller au concert, elle se plaint d'être privée de tout plaisir musical et prie sa jeune amie de lui faire un peu de musique. Si, à ce moment, la jeune fille n'avait qu'une idée en tête, celle tout altruiste de faire plaisir, elle se mettrait sans embarras au piano ; elle jouerait simplement comme elle peut, et tout le monde serait content. Mais cette charité est le moindre de ses soucis ; invitée à se produire, elle voudrait tout au moins remporter un petit succès. Hélas, la

demande tombe mal ; mademoiselle n'a pas étudié ces derniers temps, elle n'a pas le cahier qu'il lui faudrait, elle ne joue pas par cœur et ne lit pas à première vue. La voilà bien embarrassée, tiraillée par deux sentiments contraires : d'une part, le désir d'être appréciée, d'autre part, la crainte de ne pas réussir. De cette contradiction intime résulte précisément la timidité. Alors mademoiselle devient rouge comme une pivoine, bredouille et quitte le piano bien marrie qu'on l'ait mise en si fâcheuse posture. »

Examinez à la lueur de cet exemple vos timidités, — nous en avons tous, — et vous retrouverez toujours l'amour-propre au fond de ce défaut de la timidité, qui ose parfois se couvrir de la robe de l'humilité.

Il ne faut pas confondre la timidité avec la crainte, avec l'appréhension. Nous pouvons éprouver la crainte en face d'une tâche difficile, être tentés de reculer devant l'obstacle ; souvent nous avons des appréhensions au sujet de l'avenir et ne l'abordons qu'en tremblant. Nous subissons de ce fait des mouvements émotionnels qui peuvent entraver notre activité ; c'est la peur, ce n'est pas encore la timidité. Cette forme spéciale de crainte ne s'éveille que quand notre regard se porte sur notre propre personne, quand nous songeons à l'effet que nous allons produire. Ce sentiment pénible, qui nous enlève nos moyens,

n'est pas en soi blâmable ; il dérive du besoin d'être approuvé, de cette « approbativité » dont les phrénologues plaçaient l'organe au sommet de la tête, tout à côté de « l'amour de soi ». Georges Combe, dans son *Manuel de phrénologie*, dit à ce propos : « Un développement convenable de l'approbativité est indispensable à un caractère aimable. Elle porte l'individu à faire tous ses efforts pour plaire, à supprimer mille petits signes d'intérêt personnel et à réprimer les nombreuses inégalités de caractère, par la crainte d'encourir le blâme. » En effet, le désir de plaire a ses avantages moraux ; une certaine timidité est un charme ; mais elle devient une entrave quand cette soif d'approbation est trop intense ; elle développe un trop grand souci de l'opinion des autres, la crainte du « qu'en dira-t-on », du ridicule, et nuit aussi à l'indépendance d'esprit ; en face de la crainte de l'insuccès, cette forme aimable de vanité engendre la timidité.

Ce qui montre bien que la timidité ne commence qu'avec la contemplation de soi-même, c'est qu'elle ne s'empare pas de nous quand nous sommes seuls. Nous pouvons être craintifs, anxieux, en face d'un travail que nous avons entrepris ; mais nous ne rougirons que quand on regardera par-dessus notre épaule et surprendra notre inhabileté. Des acteurs amateurs joueront avec la plus grande assurance dans les répétitions ;

ils perdront souvent la tête à la représentation devant un public.

La timidité peut aussi être collective et s'emparer de toute une société aspirant au même succès. Elle peut même prendre la forme de l'altruisme quand nous tremblons pour un conférencier, pour une actrice, qui débute. Mais ne nous méprenons pas ; souvent l'intérêt pour la personne est très minime, et c'est parce que nous nous mettons à sa place que nous subissons les affres de la timidité. Enfin, dans certaines occasions, nous pouvons sentir monter à nos joues la rougeur de la timidité alors que nous sommes seuls ; il suffit d'une réminiscence, d'une représentation mentale, évoquant une situation blessante pour notre amour-propre.

Il y a des professions où il est difficile de supprimer l'amour-propre ; elles en vivent ; c'est le cas des artistes exécutants, des musiciens, des conférenciers, de tous ceux qui se présentent au public avec l'espoir de recueillir, non seulement ses largesses, mais aussi ses suffrages. Il n'y a qu'un moyen pour ces chercheurs de succès de conserver leur assurance : c'est d'élever leur pouvoir à la hauteur de leurs ambitions ; il faut qu'ils acquièrent une virtuosité telle que leur succès soit certain aux yeux d'un public dont la compétence est souvent limitée. Je pense même que de vrais artistes, un Beethoven, un Mozart,

n'ont pas dû éprouver ces craintes ; ils vivaient trop leur musique pour rechercher les applaudissements.

Pour tous ceux qui n'ont pas à courir après les succès mondains, il y a un meilleur moyen de diminuer la timidité : c'est de supprimer l'amour-propre, le désir d'être apprécié pour soi-même. On disparaît alors derrière la tâche que l'on entreprend. Nous pouvons avoir encore des doutes sur la possibilité de l'accomplir, mais notre personne n'est plus en jeu ; nous ne nous posons plus la question oiseuse et toujours dangereuse : Quelle tête vais-je faire ?

Nous n'arrivons à cette impersonnalité, qui nous met à l'abri de la timidité, que par l'humilité. L'oubli de nous-mêmes nous permet de nous enflammer pour une cause, de nous en faire l'apôtre. L'homme politique entraîne les masses quand il défend une cause qui lui est chère ; le conférencier reste calme quand il a quelque chose à dire et ne recherche le succès que pour l'idée qu'il soumet à ses auditeurs. Plus il est convaincu, emballé, moins il songera à sa propre personne, à son entrée, au salut qu'il va faire à l'auditoire, à l'élégante péroraison qu'il a préparée.

On voit encore sur la joue de conférenciers muscadins apparaître le rouge de la timidité ; cela leur passera, soit qu'ils s'aguerrissent par le sentiment croissant de leur

talent, soit que, mieux encore, ils arrivent plus avant dans leur conviction.

Il serait bon, ce me semble, de reconnaître la vanité de l'amour-propre, de voir les pièges qu'il nous tend. Dans la tragi-comédie que représente la vie humaine, nous ne sommes que les acteurs, les figurants ; c'est la direction qui nous habille tous, les uns, de riches pourpoints et de chapeaux à plumes, les autres, de la bure du paysan. Jouons notre rôle, mais n'allons pas nous croire grands seigneurs. Dépouillés dans la coulisse des ornements qu'on nous a fournis, nous serons tous des besogneux dépendant les uns des autres. N'est-ce pas une raison d'humilité ?

MODÉRATION

VOULEZ-VOUS enrichir Pythoclès, n'ajoutez point à ses richesses, ôtez à ses désirs. — Quel bonheur d'expression dans ce conseil qu'Épicure adressait à Idoménée !

On a prêché de tous temps les avantages d'une vie simple, exempte d'ambitions, les charmes de « l'aurea mediocritas »; mais on est toujours tenté de suspecter ce renoncement aux biens du monde quand ceux qui le recommandent ne sont pas à plaindre ; on plaisante sur cette médiocrité d'or en insinuant qu'elle doit être dorée. On a reproché à Sénèque d'avoir vanté les avantages de la pauvreté alors qu'il accumulait les richesses, et l'on serait tenté de répondre à ces prôneurs de vertu : Vous avez raison, il faut savoir se contenter de son sort quand il est bon.

Il y a, en effet, des limites à tout, et nous n'aurons aujourd'hui aucune envie d'imiter Diogène et de vivre dans un tonneau, encore que cela nous éviterait bien des

ennuis de propriétaire. Il ne serait pas bon d'arriver à une pareille simplification de la vie, qui nous ramènerait à l'insouciance du lazzarone napolitain.

Le désir sous ses formes diverses est le seul ressort de l'activité humaine ; il faut le tendre, dirai-je, jusqu'au dernier cran, afin qu'il déclenche l'énergie de vivre. Mais quelque chose doit diriger cette force, sans la diminuer, et ce quelque chose, qu'on oublie trop, c'est l'esprit de solidarité.

Voyons dans tous nos actes les suites probables, non seulement pour nous, mais pour les autres, pour l'humanité tout entière. Alors seulement notre activité devient fructueuse pour l'ensemble, comme celle de ces pionniers qui ont su faire fortune en ouvrant à leurs semblables un immense champ d'activité. Encore ne faut-il pas que l'égoïsme relève la tête et se montre dominant ; cela ôterait au résultat une grande partie de sa valeur. On blâme alors cet égoïsme qui veut paraître altruiste ; aussi est-il rare que le commerçant, l'industriel, qui s'enrichit recueille la reconnaissance de ceux dont il assure le pain. Tout n'est pas basse envie dans l'ingratitude des classes ouvrières. Je ne sais plus qui a écrit : « Un homme d'esprit et de cœur ne fait fortune qu'à son insu. »

Il est permis à chacun de rechercher les biens qu'il désire et d'appliquer à cette poursuite toutes les énergies

dont il dispose ; mais qu'il se garde d'oublier la pensée éthique. Ces avantages lui donnent la puissance pour le bien, la faculté d'aider les autres moins bien dotés de fortune, d'intelligence, de clairvoyance morale. Ces dernières qualités ne s'achètent pas à prix d'argent, mais elles n'en sont pas moins difficiles à acquérir. Souvenons-nous que nous sommes des privilégiés, aussi bien quand nous avons la chance de ne pas trop souffrir de myopie morale que quand nous avons l'intelligence, la santé physique ou l'argent. Que la pitié naisse aussitôt pour ces innombrables disgraciés auxquels nous reprochons cruellement, sinon leur pauvreté, du moins leur bêtise et surtout leur amoralité.

La plus jolie fille ne peut donner que ce qu'elle a, dit-on. De même l'homme ne peut employer que les dons qu'il a reçus. Enrichissons nos semblables de vues morales, en même temps que nous les aidons matériellement ; tendons la main aux autres pour les faire monter dans la galère souvent luxueuse sur laquelle nous entreprenons le voyage de la vie, au lieu de frapper de la rame la tête de ceux qui se noient.

Si légitimes que soient les aspirations au bien-être qui ont fait la civilisation, gardons-nous de nous laisser dominer par elles. C'est notre devoir vis-à-vis des autres de réprimer cette ambition personnelle ; c'est dans l'inté-

rêt même de notre tranquillité. La douleur de ne pas arriver est d'autant plus amère que le désir en est plus vif. « Cessez d'espérer et vous cesserez de craindre », disait Hécaton. La crainte, en effet, ce sentiment si contraire à notre bonheur, se mêle toujours à notre espoir ; elle naît de l'irrésolution, du trouble, où nous jette l'avenir. Nous empoisonnons la vie présente par ces appréhensions en même temps que par l'inutile souvenir de nos malheurs passés.

Dans son *Art de vivre*¹, le D^r Toulouse rapporte qu'en Chine un dicton courant est, dans les situations pénibles, de « se faire le cœur petit ». Si cette expression pittoresque doit encourager l'indifférence égoïste, la sécheresse du cœur, je n'admirerais guère cette sagesse chinoise. Mais elle peut signifier aussi que, pour passer à travers les écueils de la vie, il ne faut pas gonfler son cœur d'ambitions, le faire trop gros ; alors le conseil vaut celui d'Épicure.

C. Wagner, dans ses admirables conférences morales², a bien montré la nécessité de revenir à une vie simple, à cette modération du désir qui, non seulement en assure la réalisation, mais nous fait éviter l'écueil des plaisirs mauvais cachés sous les fleurs du luxe élégant.

1. Paris, Bibliothèque Charpentier, 1906.

2. C. Wagner. *La vie simple*. A. Colin et C^{ie}, Paris.

Surtout, n'oublions jamais les autres. « Point de possession agréable si elle n'est pas partagée », disaient les philosophes anciens dans la netteté de leur pensée gréco-latine ; les lettres de Sénèque à Lucilius scintillent de ces perles d'enseignement moral.

L'ambition devient plus délétère encore quand elle recherche les honneurs, la notoriété, la domination des autres. Cette soif de popularité de mauvais aloi s'associe à l'espoir du gain facile et fausse la mentalité des hommes qui paraissent les mieux doués. Elle crée le scepticisme vis-à-vis de tout ce qui est vertu ; elle ruine l'esprit de véracité et répand dans les masses, si bêtement suggestibles, l'âpre tendance à l'arrivisme.

Des pays entiers sont atteints par cette corruption, et on se demande comment ils sortiront de cette situation. Les agglomérations croissantes des grandes villes favorisent l'extension du mal ; il contagionne les petits centres de province, sans leur apporter en retour la richesse de vie artistique, littéraire, la fine culture, qui, en dépit de ses écarts, garde sa valeur moralisante.

Les professions libérales, scientifiques ou artistiques ne sont pas à l'abri de ces ambitions mondaines, de la recherche égoïste du succès. Un mercantilisme éhonté s'introduit dans des carrières qui sembleraient devoir développer l'altruisme. La sincérité se perd dans ce souci

de réussir, de dépasser les autres, alors que les aptitudes que nous avons la chance de posséder devraient être mises en commun, exploitées pour le bien de tous. « Noblesse oblige » devrait être l'adage de tous ceux qui ont des privilèges.

Il est un point sur lequel on n'a guère fixé l'attention en recommandant la modération du désir : c'est la santé. C'est encore aux anciens qu'il faut recourir pour retrouver cette notion de la patience vis-à-vis de la maladie, cette philosophie stoïque qui n'aide pas seulement à supporter les maux, mais les diminue ou les guérit. Écoutez cette lettre de Sénèque à son ami quelque peu neurasthénique : « Je vais vous dire quelles furent mes consolations, après vous avoir dit toutefois comment les principes mêmes sur lesquels je m'appuyais agirent sur moi à l'égal de médicaments. Des consolations honnêtes se changent en remèdes, et tout ce qui relève l'âme fortifie le corps. Mes études m'ont sauvé ; c'est à la philosophie que j'attribue mon rétablissement, mon retour à la santé ; je lui dois la vie, et c'est la moindre des obligations que je lui ai. Mes amis ont aussi contribué pour beaucoup à ma guérison ; leurs exhortations, leurs soins et leur conversation me soulageaient. Il faut que vous sachiez, mon cher, mon excellent Lucilius, que rien ne remet et ne soutient un malade comme les marques

d'affection de ses amis ; il n'est rien de si propre à écarter de sa pensée l'attente et la crainte de la mort. Il me semblait que je ne mourrais point puisqu'ils me survivraient ; il me semblait que je vivrais, sinon avec eux, du moins par eux ; je ne croyais pas rendre l'âme, mais la leur transmettre. Voilà ce qui m'a décidé à me soigner et à supporter toutes mes souffrances ; autrement, ce serait chose bien misérable, après avoir eu le courage de mourir, de n'avoir pas celui de vivre. »

Il écrivait ces lignes si belles au sortir d'une grave maladie, pendant laquelle il avait songé au suicide libérateur ; il y renonça par égard pour son vieux père.

Il termine par cette fine satire des mœurs médicales d'autrefois ; elles ont changé en mal, puisqu'elles se sont compliquées d'une foule de méthodes thérapeutiques, d'innombrables médicaments et de la réclame :

« Adoptez donc ce genre de traitement. Le médecin vous recommandera la marche et l'exercice, vous interdira l'inaction à laquelle la mauvaise santé n'incline que trop, vous prescrira de lire à haute voix et d'exercer la respiration, dont le canal et le réservoir sont affectés, vous dira de naviguer et de secouer vos entrailles par un doux exercice, vous indiquera les aliments dont vous devez user, les circonstances où vous devez prendre du vin pour vous donner des forces ou en suspendre l'usage

pour ne pas provoquer ou irriter la toux. Mais moi, ce n'est pas seulement un remède pour cette maladie que je vous donne, c'est un remède pour toute la vie. Méprisez la mort. Rien ne nous afflige plus quand nous avons cessé de la craindre. »

Que nous sommes loin de cette mentalité ! Il y a aujourd'hui un besoin de bien-être physique qui nous mène tout droit à la « douilletterie » et à l'hypocondrie. Le monde est plein de gens inquiets, qui surveillent anxieusement leurs fonctions organiques les plus infimes et évoquent à propos des moindres malaises l'horrible spectre de la mort.

Dès que leur santé s'altère par des causes accidentelles et passagères, ils se croient perdus ; ils ne se contentent pas de recourir à un médecin de confiance qui, en ami, saurait les tranquilliser et joindre à sa thérapeutique, toujours discrète, quelques conseils de tenue morale ; ils vont de médecin en médecin, essaient tous les régimes, avalent drogue sur drogue, en cherchant de nouvelles dans ces spécialités que jettent sur le marché la pharmacie et la chimie modernes.

On comprend aujourd'hui, mieux peut-être qu'au XVIII^e siècle, la lettre quelque peu déconcertante qu'écrivait à un confrère de Montpellier le D^r Tronchin, le médecin de Voltaire et de Rousseau, où il se demandait

si l'existence de l'art médical était un bien pour l'humanité. Tronchin est ici d'accord avec Rousseau, qui met soigneusement son Émile à l'abri des médecins et écrit : « Un corps débile affaiblit l'âme. De là l'empire de la médecine, art plus pernicieux aux hommes que tous les maux qu'il prétend guérir. Je ne sais, pour moi, de quelles maladies nous guérissent les médecins, mais je sais qu'ils nous en donnent de bien funestes : la lâcheté, la pusillanimité, la crédulité, la terreur de la mort ; s'ils guérissent le corps, ils tuent le courage. »

Quel *tolle* soulèverait ce scepticisme dans le monde de nos Esculapes modernes ! Est-ce peut-être parce que la situation a changé et que, par un travail acharné, nous aurons bientôt trouvé un remède à tous les maux ? — Hélas, non.

Sans doute, l'art médical a fait des progrès. La chirurgie, en particulier, a aujourd'hui le verbe haut ; elle s'attaque à tous les organes : au cerveau, à la moelle épinière, au cœur même, qu'elle met à nu et répare ; il n'y a qu'à refermer la fenêtre qu'on a ouverte dans la poitrine ; celle-ci n'a pas plus de droit au respect que le ventre, qu'on peut quasi vider de tout ce qu'il contient.

Il ne me vient pas à l'idée de méconnaître cette brillante envolée de la chirurgie ; je suis d'avis qu'aussitôt que nos opérateurs peuvent nous délivrer d'un mal ou améliorer

notre situation, nous avons grand tort de nous laisser arrêter par nos pusillanimités, par la crainte de la douleur, par cet effroi vague, irraisonné, qu'éveille le mot « opération ».

Nous devons à ces illustres successeurs des barbiers d'autrefois de brillantes conquêtes, et nous pouvons aujourd'hui nous abandonner à leurs mains expertes et consciencieuses. Mais il y a une foule de maladies où il n'y a rien à opérer, eût-on la manie du bistouri. C'est ici qu'intervient la médecine; or, si ses moyens sont nombreux, ils ne sont pas souvent efficaces : *multa sed non multum*. Après s'être égarée dans les voies d'une absurde polypharmacie, qui justifiait le scepticisme du grand Tronchin, elle a cru s'assagir en revenant aux moyens physiques : balnéothérapie, régime alimentaire, mesures d'hygiène.

Malheureusement, dans un désir évident de bien faire, elle n'a pas su garder le doute philosophique; elle a trop vite conclu de quelques expériences, de vues théoriques basées sur une connaissance nécessairement incomplète du chimisme organique. Érigeant en dogmes des vérités de détail, généralisant trop tôt, elle a créé un corps de doctrines qui paraît imposant comme la façade d'un bel édifice. Mais entrez, faites manœuvrer tous ces appareils qui doivent nous apporter la santé, et vous verrez combien sont précaires les résultats.

Bien plus, ces espérances, annoncées souvent au public à son de trompe, ont développé chez lui cette préoccupation continuelle de santé qui est la plaie des générations actuelles.

Les prescriptions de régime alimentaire ont surtout développé cette tendance, et l'on pourrait dire que pour un malade que guérissent ces praticiens fanatiques de régime, il y en a cent qu'ils mènent tout droit à la petite hypocondrie, peut-être même à la grande, qui n'en est que le développement.

Si l'on excepte quelques questions sur lesquelles on discute encore, comme celle de l'abstinence des boissons alcooliques ou l'opportunité d'un régime plus végétarien, la question de l'alimentation est à peu près résolue. L'homme trouve dans les nourritures les plus diverses la ration qui lui est nécessaire. S'il est utile de faire des prescriptions de régime aux malades atteints d'une véritable maladie de l'estomac ou des intestins, c'est un abus de faire mener une vie de valétudinaire à tous ces nerveux impressionnables dont les troubles gastro-intestinaux ne sont que le contre-coup de leur émotivité. Suggestibles à l'excès, ces malheureux supportent avec une patience angélique, pendant des années, les restrictions les plus sévères de l'alimentation. Il y en a qui s'habituent si bien à ce rôle d'éternels malades qu'ils ne sem-

blent plus avoir le désir de guérison. Et pourtant, il est si facile de les ramener à la vie normale, dès que l'on sait déceler sous ces maux d'apparence physique la pusillanimité vis-à-vis de la souffrance, l'absence de jugement qui entraîne les conclusions hâtives !

Évitons de tomber dans cette disposition hypocondriaque et vivons dans une fortifiante conviction de santé. Sachons passer, comme chat sur braise, sur tous ces malaises journaliers qui cesseraient vite si nous ne les prolongions pas, qui seraient légers si nous ne les aggravions pas par la crainte. C'est cette vulgaire « frousse » qu'on retrouve dans la plupart des états dits névropathiques. Elle crée ces faux gastropathes si nombreux aujourd'hui, ces malades atteints des phobies les plus diverses, ces êtres sans tempérament qui reculent devant toutes les tâches, hantés qu'ils sont par la conviction anticipée de leur incapacité.

Il ne faut se décider qu'en cas de nécessité à se porter malade et à entrer à l'infirmerie, et Talleyrand a trouvé le mot juste quand il a dit qu'il faudrait être « bien-portant imaginaire ».

PATIENCE

LE mot « patient » s'applique à celui qui souffre, comme à celui qui sait souffrir. Or ce sont là deux idées très différentes, voire même opposées.

Celui-là souffre réellement qui est plongé dans sa souffrance, l'augmente par sa constatation chagrine, la décuple par ses appréhensions.

Un jeune homme auquel je m'apprêtais à soumettre quelques principes de stoïcisme vis-à-vis de ses maux m'arrêta aux premiers mots en me disant : « Je comprends, docteur ; laissez-moi vous expliquer. » Et prenant un crayon, il dessina sur une feuille de papier un gros point noir. « Ceci, dit-il, c'est *le mal*, dans son sens le plus général : mal physique, — rhumatisme, mal aux dents, ce que vous voudrez, — mal moral, — tristesse, découragement, mélancolie. Si je le constate en fixant sur lui mon attention, je trace déjà un cercle à la périphérie de la

tache noire ; elle est devenue plus grosse. Si je le constate avec maussaderie, la tache s'agrandit d'un nouveau cercle. Me voilà m'occupant de ma souffrance, cherchant les moyens de m'en débarrasser ; la tache ne fait que grandir. Si je me préoccupe, si j'appréhende les conséquences, si je vois l'avenir en noir, j'ai doublé ou triplé la tache primitive. » Et me montrant le point central de ces cercles, le mal réduit à sa plus simple expression, il me dit en souriant : « N'aurais-je pas mieux fait de le laisser comme il était ? »

« On exagère la douleur, on l'imagine, on l'anticipe », écrivait Sénèque. Il y a longtemps que je dis à mes malades découragés et que je me répète à moi-même : « Ne bâtissons pas un second étage sur notre tristesse en nous attristant d'être triste », et l'une de mes interlocutrices me donna raison en me citant ces mots de saint François de Sales : « J'en ai vu plusieurs qui, s'étant mis en colère, sont, par après, en colère de s'être mis en colère ; et semble tout cela aux cercles qui se font en l'eau ; car il se fait un cercle petit, et celui-là en fait un plus grand, et cet autre un autre. » On retrouve ici l'image des cercles concentriques figurant l'aggravation de notre souffrance physique ou morale.

Celui qui sait souffrir souffre moins. Il accepte le mal tel qu'il est, sans y ajouter les affres qu'amènent la préoc-

cupation, les appréhensions. Comme l'animal, il réduit la souffrance à sa plus simple expression ; il va même plus loin que ce dernier : il diminue la souffrance par la pensée ; il arrive à l'oublier, à ne plus la sentir.

Quelle élégante forme a donnée Sénèque à cette pensée dans sa lettre LXVIII à Lucilius : « Gardez-vous d'aggraver vous-même vos maux et d'empirer votre position par vos plaintes. La douleur est légère quand l'opinion ne l'exagère point ; et si l'on s'encourage en se disant : *ce n'est rien, ou du moins : c'est peu de chose, sachons l'endurer, cela va finir*, on rend la douleur légère à force de la croire telle. »

Oui, la douleur devient légère quand on sait la considérer comme telle, quand on ne trace pas autour d'elle ces cercles concentriques que décrivait ingénieusement mon neurasthénique, quand on ne la multiplie pas par la crainte.

Ah, ce n'est pas ce stoïcisme de bon aloi qui règne aujourd'hui. Nous abhorrons la souffrance et voulons en être débarrassés à tout prix. La médecine moderne, avec ses anesthésiques, nous a gâtés, et nous recourons à ces poisons pour la moindre petite opération, pour une avulsion de dent qui ne dure qu'un instant. Nous en sommes souvent punis par des suites désagréables ; il y a même des gens qui paient de leur vie leur pusillanimité.

Il serait bon de revenir à un peu plus de rudesse vis-à-vis de soi-même et de réserver ces moyens d'atténuer la souffrance aux opérations très douloureuses, de longue durée, à celles encore où l'immobilité du patient est nécessaire au succès. La crainte de la souffrance, tant morale que physique, amène de nombreux malades à l'alcoolisme, à la morphinomanie; leur sensibilité augmente encore sous l'influence du poison et aboutit à une incroyable hyperesthésie, physiquement, à l'égard de la moindre sensation désagréable : attouchement léger d'un membre douloureux, contact d'une main froide sur la peau ; moralement, à la moindre contrariété ; le malade semble un « écorché » au moral comme au physique.

C'est surtout contre la souffrance morale que l'homme se regimbe, se montre craintif et impatient. Cette souffrance, en effet, est plus centrale ; elle atteint directement le « moi ». Nous supportons plus difficilement un état d'affaissement mental, de tristesse, l'assaut de pensées mélancoliques, que la douleur d'un rhumatisme, et comme c'est la mentalité même qui est atteinte, l'ennemi est dans la place ; nous avons plus de peine à nous défendre.

Est-ce impossible ? — Non. Notre moi n'est pas simple ; il y a chez nous comme un dédoublement normal de la personnalité. Dans le cours de toute notre vie, nous dé-

libérons et sommes en continuelle conversation avec nous-mêmes ; les gens qui parlent tout seuls, posent des questions et y répondent, sont des impulsifs, qui trahissent ainsi leur conversation intime.

C'est, je dirai, dans l'isolement d'un « moi intime », inaccessible aux suggestions du moi second, que réside cette force de résistance, cette aptitude à diminuer sa souffrance qu'ont si bien enseignée et pratiquée les stoïciens. Il y a là un moyen de ne pas laisser pénétrer la souffrance jusqu'à ce moi intime ; il reste indemne, comme la partie centrale d'une tige de bois qu'on plongerait dans un bain de matières colorantes et dont les couches externes se colorent. J'ai vu bien des malades sujets à des crises de dépression, d'angoisse morale, capables de diminuer leur souffrance par la réflexion tranquille et assister dans un sentiment de mélancolie douce aux désordres de leur mentalité.

Il ne s'agit nullement d'échapper à la souffrance en se rendant indifférent. Ce fut le défaut des Épicuriens d'avoir fait consister le bonheur dans « l'absence de trouble », dans « l'ataraxie ». On s'est trompé en attribuant à ces philosophes hédonistes des mœurs relâchées ; mais ils n'ont pas pu éviter un certain égoïsme. Épicure renonça au mariage pour ne pas se compliquer l'existence ; il trouvait qu'il avait suffisamment à faire pour s'assurer sa

propre tranquillité, sans se charger encore de celle des autres. Il oubliait la douceur de la souffrance, son influence éducative en ce qu'elle introduit dans les rapports humains la tendresse altruiste, les sentiments de pitié et de vaillance virile ; ces vertus disparaîtraient si le stoïcisme agissait sur nous à la façon du chloroforme.

Il y a dans tout stoïcisme chrétien ou philosophique un écueil à éviter : c'est celui d'un quiétisme égoïste. On l'évite en substituant à l'idée amollissante du repos la notion de la vie active, qui exalte le courage et nous fait trouver le plaisir dans la lutte.

La patience vis-à-vis des événements inéluctables, ne dépendant ni de nous ni des autres, est synonyme de *fatalisme* ; c'est une vertu, et c'est la seule tenue possible en face de l'inévitable. Les musulmans ont su mieux que les chrétiens ancrer dans leur âme ce sentiment bienfaisant ; ils craignent moins la mort et acceptent avec une résignation douce les malheurs qu'ils ne peuvent écarter d'eux. Les chrétiens sincères devraient pouvoir se soumettre aussi, joyeusement, aux décrets de la Providence. La notion de nécessité suffit au philosophe. Nous sommes tous dans la même situation vis-à-vis de ce qui est et de ce que nous ne pouvons pas changer. L'avantage sera toujours à celui qui, sur des convictions quelconques, saura asseoir une résignation tranquille.

Notre impatience se montre tout particulièrement dans nos rapports avec nos semblables ; c'est là qu'on remarque l'absence d'esprit de support, le manque d'adaptation à la vie en commun. Nous souffrons journellement de la conduite des autres, et sitôt que leurs actes sont contraires à nos intérêts, contrecarrent notre besoin de bien-être, nous sommes prêts à leur attribuer des intentions malveillantes et à faire échange de mauvais procédés. Nous nous livrons à la colère, cette passion si contraire à l'esprit de solidarité, plus désastreuse encore pour celui qui s'y abandonne que pour celui qui en est l'objet.

Ici encore, c'est la notion claire du déterminisme moral qui nous remet sur le droit chemin. Nos semblables n'agissent qu'en vertu de leurs représentations mentales actuelles ; ils croient le plus souvent bien faire, être animés de bonnes intentions. Même quand ils reconnaissent à leur acte un caractère immoral, quand ils se vengent et veulent intentionnellement faire de la peine, c'est qu'ils estiment avoir quelques raisons pour cela. Ainsi, un homme écrit une lettre anonyme ; un ami lui fait remarquer que c'est un acte indigne. « Oui, répond le coupable, je le sais, ce n'est pas bien ce que je fais là, mais mon adversaire m'a assez fait souffrir ! » Sa raison troublée obéit à l'odieux adage : œil pour œil, dent pour dent ; il

est comme l'enfant qui sait qu'il ne faut ni injurier ni frapper et s'excuse en disant que c'est son adversaire qui a commencé. Que d'adultes qui restent à ce point de vue enfants toute leur vie !

En présence des gens qui nous font du mal, sachons voir dans leurs actes le fruit des seules pensées que permette leur mentalité du moment, et évitons de nous laisser contagionner par l'état d'âme que nous blâmons en eux ; restons calmes et indulgents, ce qui ne veut pas dire lâches ; il faut plus de force pour garder le calme que pour s'abandonner à la colère.

Détournons-nous si notre adversaire est rebelle à nos conseils. Si, par contre, nous croyons pouvoir modifier sa disposition d'esprit, faisons-le avec douceur, par l'exposé clair et net des situations réciproques.

Avant tout, sachons reconnaître nos propres torts ou, à défaut, comprendre que des actions légitimes à nos yeux aient pu être interprétées par notre adversaire dans un sens défavorable ; ne lui tenons pas rigueur de ce manque de clairvoyance.

Ce n'est pas seulement en face de la malveillance que nous nous irritons. Nous nous laissons impatienter, énerver, par la manière de faire des autres, par leurs plus innocentes manies, sans songer que nous en avons aussi dont ils pourraient prendre ombrage. Nous manquons de

patience vis-à-vis des nôtres, même quand ils sont malades ; nous trouvons bien vite exagérées leurs exigences, et quand nous sommes souffrants, nous réclamons des petits soins, sans nous soucier de la fatigue que nous imposons.

Lorsqu'on veut nous morigéner, nous amener à de meilleurs sentiments, nous supportons mal cette ingérence dans notre vie ; il faut mettre des gants pour nous parler. Par contre, quand nous croyons devoir jouer le rôle d'éducateurs, nous voulons être compris aussitôt, obéis, et c'est sur un ton aigre que nous présentons les observations dont nous admettons d'emblée la souveraine justesse. Il nous faudrait un peu plus de doute sur notre infailibilité, plus de patience dans la correction de la mentalité des autres. Il faudrait surtout avoir prouvé son aptitude éducatrice en l'appliquant à soi-même, avoir acquis déjà cette maîtrise de soi dont nous constatons avec tant d'impatience l'absence chez les autres.

Nous nous irritons, non seulement contre les autres, mais contre nous-mêmes. Ce serait bien si nous nous contentions de nous faire avec bonhomie l'aveu : Que je suis donc bête ! Mais nous y mettons de l'acrimonie, nous tombons dans les scrupules, et nous créons ainsi une disposition d'esprit maussade, qui est un nouvel obstacle à notre relèvement.

Comme des enfants, nous nous impatientons de ne pas réussir immédiatement dans notre travail, au lieu de le recommencer avec plus de calme, de patience. Nous ne souffrons pas seulement du présent, nous revivons le passé, pour évoquer toutes les images mentales attris-tantes ; nous traînons après nous le boulet des souvenirs, soit qu'il s'agisse d'événements indépendants de notre volonté, sur lesquels nous aurions dû passer bien vite l'éponge de l'oubli, soit que nous entretenions l'éternel et inutile regret de fautes commises.

Le regret, c'est le souvenir de la douleur passée, avec le sentiment qu'elle aurait pu être évitée si nous avions fait attention. Mais à quoi bon ce regret paralysant, puisque nous envisageons un passé ? Il n'y a qu'un point à retenir dans ce souvenir : c'est la représentation de la faute commise, pour l'éviter à l'avenir.

Le regret nous saisit quand nous avons négligé de prendre des précautions, agi précipitamment, d'une façon inconsidérée. Il devient *le remords* quand nous avons transgressé les lois éthiques dont nous nous étions fait un Idéal. Il s'agit de plus hauts intérêts que ceux que compromet un oubli, une maladresse. L'intensité du remords donne la mesure de notre moralité, c'est-à-dire de notre attachement pour la vertu ; il y a une trahison dans ce manque de fidélité à notre Idéal ; nous nous le

reprochons comme les sentiments mauvais que nous pouvons avoir à l'égard de ceux que nous aimons.

On oserait dire que celui qui n'a pas de remords est plus excusable ; les barrières morales n'existent pas au fond de lui-même ; il est inconscient du mal qu'il fait. La culture morale, par contre, rend l'âme toujours plus sensible, et chaque infraction est punie par la souffrance intime ; c'est la sanction de notre responsabilité personnelle.

Constatons nos fautes dans une contrition salutaire, mais ne restons pas dans un état d'âme triste, aussi pénible pour ceux qui nous entourent que pour nous-mêmes. Le remords, c'est le chien de berger donnant un coup de dent à la brebis qui s'écarte du troupeau ; il ne doit pas continuer à mordre quand elle est rentrée dans le rang et ne demande qu'à bien faire.

On conçoit l'éternel remords dans le crime, et le coupable souffrira d'autant plus qu'il reconnaîtra toute l'étendue de sa faute ; étrange contradiction, à première vue, que cette punition d'autant plus sévère qu'on a l'âme plus délicate et qui épargne, au contraire, l'amoral. Mais, en revanche, le repentir a sa douceur et nous pousse plus impérieusement vers l'Idéal rêvé.

Dans notre vie, où le regret est plus fréquent que le remords, évitons de prolonger la souffrance morale,

pour autant qu'elle paralyse nos efforts vers le bien. Il est bon de sentir toute l'acuité du blâme que l'on s'adresse, de ne diminuer en rien cette contrition ; qu'elle aille jusqu'au bout et rapidement, jusqu'à nous jeter à terre ; mais aussitôt songeons au relèvement, qui n'est possible que dans une disposition courageuse. Comme la balle de caoutchouc qui a touché le sol, nous devons rebondir. Dès que nous avons reconnu notre faute, nous entrons dans une courbe rapidement descendante de découragement ; arrivés au bas, nous remontons dans une courbe ascendante de vaillante résolution, et c'est avec une joie croissante que nous nous remettons à l'œuvre de réparation.

La nécessité de couper court au vain remords ou, plutôt, de le faire servir au relèvement de nous-mêmes n'est pas présente à l'esprit de la plupart des gens, et l'on voit des malheureux, — on les classe aussi dans le tiroir déjà trop plein de la neurasthénie, — qui passent leur vie courbés sous le regret du passé. Mais, comme ils comprennent vite quand on approuve leur noble contrition pour les remettre sur le droit chemin ! Ils voient aussitôt qu'ils n'y peuvent rentrer qu'en relevant la tête, en marchant joyeusement vers le but : le perfectionnement de leur mentalité.

C'est de la patience, une patience inlassable, qu'il faut

pour savoir supporter au jour le jour tout ce que nous apporte la vie : les contrariétés, les malheurs, la maladie, les souffrances morales ; ces dernières sont d'autant plus amères que nous les créons par nos propres fautes. Comme un pilote au milieu des écueils et de la tempête, nous devons conserver le sang-froid qui seul peut nous sauver, nous et ceux dont nous avons charge. Savoir souffrir est la première condition de cette patience courageuse.

VAILLANCE

ALPHONSE Daudet donna, dit-on, à un de ses fils une bague dans laquelle étaient gravés ces mots : *Memento vivere*. C'est la devise d'un vaillant optimisme.

Les pessimistes penseront qu'il n'est point nécessaire de nous rappeler qu'il faut vivre ; le fardeau de l'existence ne leur paraît que trop présent et pesant.

Ce n'est pas vivre que subir la vie en gémissant. Elle doit être active, joyeuse. Elle est si courte qu'il est dommage d'en perdre même quelques instants dans la tristesse, pénible pour nous et désagréable pour les autres ; nous gaspillons, en nous livrant aux sentiments tristes, le petit capital de bonheur dont nous pourrions jouir dans ce monde. Mieux vaudrait, avec Montaigne, dire de la tristesse : « Je suis des plus exempts de cette passion, et ne l'ayme ny l'estime. »

Tout le monde n'a pas, il est vrai, cette belle santé men-

tale, et ceux à qui la vie est dure trouveront une cruelle ironie dans cet encouragement à prendre la vie gaiement. Cette joie de vivre est, en effet, introuvable si nous la cherchons dans les événements. Les plus privilégiés ne trouveraient dans leur existence que quelques brèves périodes de bonheur facile, amené par le concours des circonstances ; ce bonheur-là n'est accessible qu'aux jeunes, à l'âge où se trouvent réunies la force, la santé, l'insouciance juvénile, aidées du succès dans la carrière choisie. Que de malheureux ont dû, d'emblée, renoncer à toutes ces satisfactions !

Sous l'influence de l'hérédité, de l'atavisme, souvent par la faute des parents, par le fait de conditions hygiéniques défavorables, beaucoup d'enfants trouvent la maladie dans leur berceau et ne jouiront jamais de la santé physique, ce bien si précieux. Plus disgraciés encore sont ceux à qui la nature a donné l'esprit chagrin, ces « âmes douloureuses », comme les appelle W. James, qui ne peuvent réagir qu'à rebours, dans le sens de la tristesse, leurs cordes psychiques se relâchant sous la pression des brutalités de l'existence.

Une visite dans un hôpital d'enfants étale sous nos yeux cette horrible misère physiologique, d'autant plus révoltante que ceux qui en souffrent sont innocents et qu'on prévoit toute l'âpreté de leur vie ultérieure, quoiqu'ils

semblent souvent ne pas y songer. Déjà là, cependant, dans ce lieu de souffrance, nous sentons planer l'ange du courage, de la résignation joyeuse, évoqué par l'altruisme de ceux qui pansent ces plaies et réchauffent ces cœurs meurtris. Il y a plus de douceur dans cette atmosphère que dans la gaieté bruyante d'une bande d'écoliers heureux. Il y a de la bonne souffrance au milieu de toutes ces misères ; il y a l'espérance de les diminuer par l'hygiène publique et privée, par toutes ces œuvres de solidarité humaine qui doivent prendre une place toujours plus grande dans nos préoccupations.

La maladie de l'âme s'observe plus rarement à cet âge naturellement porté à la gaieté et sur lequel ne pèsent pas encore les responsabilités. Mais, dès l'adolescence, nous voyons apparaître la souffrance psychique, ces états mentaux qu'on qualifie aujourd'hui de neurasthénie et dans lesquels dominant l'indécision, le scrupule, le manque de confiance en soi-même, cette peur de vivre qui amène une lamentable inaptitude à jouir d'un peu de bonheur et fait désirer le suicide, même à des enfants. On voit des fillettes qui, hantées déjà par la crainte de la maladie, de la mort, ne peuvent s'abandonner un instant à la joie naïve de l'enfant.

Ces martyrs de l'hérédité et de l'éducation faussée sont innombrables. Le monde ne les comprend pas ; il les

rudoie. Il n'y a point d'hôpital aux lits blancs et propres, point de doux visages de sœurs, pas de médecin d'une bonté un peu bourrue, pour ces malheureux dont l'âme est souffrante et qui auraient besoin d'être à la fois plaints et secoués. On ne sait pas où les mettre ; l'asile d'aliénés, qui semblerait tout indiqué, serait pour eux une geôle ; la famille, qui devrait être le refuge, est le lieu où est né le mal, non seulement par la voie inéluctable des hérédités psychopathiques, mais encore par l'éducation, par la contagion mentale. Les parents, le plus souvent, ne reconnaissent pas ces similitudes de mentalité et, tout aussi malades d'esprit que leur rejeton, lui reprochent sa misère.

Chez ce « subject merveilleusement vain, divers et ondoyant » qu'est l'homme, on surprend d'étonnantes contradictions. Tel qui est intelligent dans ses études manque totalement de cette clairvoyance morale déterminant la conduite et gâche son existence par ses veuleries ; telle jeune fille, qui se dépense dans des œuvres d'altruisme et vit dans l'esprit d'une religion sincère, lutte sans succès contre un égoïsme natif tellement contradictoire avec son dévouement qu'on a cru devoir inventer le mot d' « égotisme » et qu'on parle de dispositions « égocentriques », afin de ne pas blesser la susceptibilité des malades.

Là encore le mal n'est pas incurable. Il faut avoir vu

s'illuminer ces figures soucieuses sous l'action d'une orthopédie patiente, indulgente et encourageante pour comprendre la beauté d'une « médecine de l'esprit », émanation directe d'une éthique rationnelle.

Il faut que le cabinet du médecin devienne un dispensaire psychothérapique, où l'on ne distribue pas d'ordonnances pour la pharmacie, mais où on jette sans compter dans l'entendement du malade toutes ces semences de vaillance stoïque, ces motifs de la raison, non froide, mais sereine, qui seuls peuvent corriger les défauts de notre mentalité innée et acquise.

Que dire de ces malheureux, plus nombreux encore, qui ont la santé physique, des dons d'intelligence, des circonstances de vie particulièrement heureuses, et qui s'égarerent parce qu'ils n'ont point été éduqués à développer leur vie morale ? A eux de voir qu'ils n'ont pas autant de droits à se plaindre que les déshérités, à eux de trouver en eux-mêmes la force de lutter contre leurs tendances mauvaises, non pas dans une chimérique volonté, mais dans cette acuité de vue morale que développe la pensée méditative. Je ne leur reproche aucunement leur insuffisance éthique ; on n'a pas su leur inculquer ces idées-forces ; ils n'ont pas éprouvé jusqu'ici le charme puissant de l'éducation de soi-même ; ils n'ont pas vu « à quoi ça sert » ; il faut le leur apprendre.

Maintenant qu'ils souffrent et s'aperçoivent qu'ils font fausse route, le moment est venu de les relever, de leur montrer l'absolue nécessité de la vaillance, d'inciter ce courage en leur montrant le fruit précieux qu'ils vont récolter, c'est-à-dire le bonheur.

Le découragement est toujours mauvais ; il aggrave toutes les situations ; on peut l'excuser, on ne peut l'approuver. Il ne suffit pas de reconnaître cette vérité logique ; il faut se la marteler en tête afin qu'elle devienne sentiment, lui donner une expression vive. J'ai coutume de dire à mes malades : « Le découragement est un breuvage empoisonné et amer à la fois : deux raisons impérieuses pour ne pas y toucher. »

Est-ce à dire que nous réussissions toujours à nous appuyer sur cette donnée ? — Oh non ; il n'est pas de jour que nous ne subissions des découragements, des baisses du baromètre moral ; ils ne doivent pas durer. Dès que nous nous y laissons aller, nous percevons l'amertume, et aussitôt nous songeons à la toxicité du breuvage.

L'idée que le découragement est un poison doit jouer le rôle de bande directrice dans le jeu de notre entendement. Comme la bille lancée sur une surface plane et qui n'a pas encore atteint la bande élastique, le découragement aussi fait irruption dans notre âme et continue sa course ; mais, aussitôt qu'il butte à l'obstacle que constitue l'idée mo-

rale, il est dévié, et nos représentations mentales rentrent dans l'ordre.

C'est toujours et toujours que nous devons réveiller dans notre âme l'idée de vaillance, ranimer le flambeau qui nous guide. Il faut que l'idée-force se tasse au fond de notre âme, prête à déclencher nos énergies le moment venu. C'est ce qu'avaient si bien compris les philosophes de l'antiquité, qui voyaient dans la raison, dans une dialectique serrée mise en jeu vis-à-vis de soi-même, le remède à nos défaillances morales.

Suivant les esprits, il faut plus ou moins de temps pour ce tassement des principes éthiques. Les idées qu'on nous transmet ressemblent au sable fin qu'on jette sur la surface de l'eau ; il surnage quelques instants, puis descend plus ou moins lentement suivant la densité du liquide et s'étale en couche dans la profondeur. Ainsi en est-il des idées. Si simples soient-elles, — et peut-on en imaginer une plus claire que celle de l'inutilité, de la nocivité du découragement ? — elles restent longtemps à la surface de notre entendement. Ce n'est qu'avec le temps qu'elles descendent et viennent former ce dépôt dense qui constitue notre conscience, notre personnalité morale. Alors seulement l'idée-sentiment agit sur nous et nous donne une force que nous n'aurions pas cru posséder. Il en est de même de la poussée des idées religieuses ; beau-

coup de gens les ont admises et les défendent avec une âpreté peu chrétienne ; elles ne sont pas assez vécues, pas assez complètement pensées, pour déterminer l'acte vertueux.

Il ne suffit pas de combattre le découragement ; il faut aller jusqu'à ce courage qu'excite la difficulté ; comme un cheval de race, nous devons mettre d'autant plus d'ardeur à franchir l'obstacle qu'il est plus haut.

Un jeune paysan neurasthénique me narrait un jour ses déboires et me signalait de nouveaux ennuis, jouant le rôle de la goutte d'eau qui fait déborder le vase. Pour fixer ses idées, je fis une comparaison et lui dis : « Vous êtes à la leçon de gymnastique ; le maître vous a fait franchir une corde tendue à soixante centimètres du sol. Vous aviez eu déjà quelque peine à sauter par-dessus ; il l'élève maintenant à soixante-cinq ; que faut-il faire ? — Prendre plus d'élan, répondit-il sans hésiter. »

Eh oui, à mesure que grandissent les difficultés, il faut prendre plus d'élan ; car il est évident que si la barrière s'élève et que le courage baisse l'insuccès est certain.

Ah, ce n'est pas facile de conserver toujours cette imperturbable vaillance. Nous devons excuser avec une profonde compassion ces heures de lassitude morale chez les malheureux à qui manquent la santé, une certaine aisance, qui n'ont trouvé sur leur chemin ni la sympa-

thie encourageante ni l'aide persistante et qui luttent contre leur sort avec une constance paraissant inaccessible aux forts. Il ne faut pas les secouer brusquement en les morigénant ; ce serait cruauté. Seule l'entière sympathie, née du sentiment que nous ne saurions peut-être pas faire mieux, peut leur infuser un peu de ce sang chaud qui suscite l'élan.

Des réflexions de ce genre donnent toujours quelque courage et finissent par agir sur ces âmes malades. J'ai vu des mois se passer sans que cette philosophie pût modifier la mentalité, et pourtant le jour vint où le ressort lentement tendu acquit une force suffisante.

Souvent la vaillance naît de l'excès du découragement, en raison même de la souffrance persistante et croissante qu'il crée. Comme l'animal naturellement craintif qui se sent acculé, nous nous retournons et faisons face aux difficultés. C'est en partie à ce caractère pressant de la nécessité qu'on peut attribuer le fait que nous gardons le courage dans les grands événements de la vie, alors que nous le laissons s'émietter au milieu des multiples contrariétés de chaque jour.

« Je reconnais, me disait une femme intelligente, toute la justesse de ces vues ; je vois clairement la nécessité de réprimer mon émotivité, de supprimer la crainte ; mais, quand il arrive quelque chose qui m'émeut, le raisonne-

ment qui aurait dû me sauver ne me vient que cinq minutes après, trop tard. »

Cela nous arrive à tous. Il en est de cette dialectique sentimentale comme de l'escrime. Pendant longtemps notre parade n'arrive qu'après le coup de bouton de l'adversaire ; peu à peu, par l'exercice, le mouvement de défense devient plus prompt, et un jour nous réussissons à détourner l'arme avant qu'elle nous touche. Exerçons-nous à la défense morale, et nous éviterons les défaites.

Nombre de personnes signalent en elles une autre contradiction : c'est qu'elles savent très bien donner un conseil aux autres, relever leur courage, mais n'arrivent pas à surmonter leur propre faiblesse. N'est-ce pas qu'il y a dans cette lutte pour nos propres intérêts moraux un élément émotionnel, qui trouble un peu notre jugement et nous met dans l'indécision ? Tel qui donnera à son voisin des conseils judicieux pour placer des fonds ne retrouvera pas toujours la même aisance de jugement prompt et sûr quand il s'agira de ses propres affaires ; c'est qu'il y va maintenant de son bien.

D'autres, au contraire, peut-être plus altruistes en l'occurrence, craindront davantage de conseiller leurs semblables que d'agir pour eux-mêmes, et courageux presque sans effort, ils n'oseront inciter cette vertu chez autrui.

Quel être déconcertant est l'homme dans ses changements continuels de mentalité, qui semblent tenir tout autant à des causes physiques internes, au relâchement des cordes mentales, qu'à des causes morales, à des associations d'idées décourageantes !

L'individu qui se connaît et s'observe sans inquiétude hypocondriaque surprend de continuelles sautes de vent dans son être intime, des inégalités d'humeur, persistant même s'il sait les cacher aux yeux des autres et ne leur permet pas de se traduire en actes. Des nuages viennent obscurcir notre ciel moral, sans que nous puissions reconnaître la cause de ce changement de temps. Il y a une foule de gens qui, surtout quand ils sont fatigués, sentent vaciller leur âme comme un baromètre dans les saisons variables. Le moindre événement contraignant, un petit insuccès dans les choses les moins importantes, déroule incontinent un voile de tristesse, qui pourrait leur faire dire à propos d'une babilole que la vie ne vaut pas la peine d'être vécue. Heureusement, ces natures impressionnables sont souvent aussi faciles à relever qu'à terrasser ; il suffit pour cela d'un rayon de soleil, d'une bonne parole ou d'un bon mot, parfois d'une tasse de café, d'un cigare dans la fumée duquel nous évoquons l'image de cette souplesse désinvolte qui nous aide à passer à travers les difficultés de la vie.

Entretenons-la toujours, cette vaillance souriante ; elle ne doit pas être un stoïcisme farouche, amer, mais une bravoure facile, comme celle des gentilshommes d'autrefois qui maniaient avec adresse l'épée légère. Il faut dès le matin se mettre dans cette disposition guerrière, faire sa toilette morale et revêtir sa cotte de mailles. On peut se dire alors : Quoi que m'amène la journée, fatigues physiques, travail intellectuel, émotions morales, je suis prêt ; mes moyens me permettent cela, et il y a de la marge.

Une autre image se présente souvent à mon esprit quand je sens naître la faiblesse en face de la tâche à remplir : En avant, faisons jouer la musique du régiment, et le pas deviendra gaillard !

CHASTETÉ

EN écrivant ce mot de chasteté, si rare sous la plume qu'il en a l'air archaïque, il me semble entendre, dans toutes les langues, les huées formidables des hommes ; il s'y mêle le rire perlé des coquettes ; je vois le sourire discret, mais moqueur encore, de bien des femmes honnêtes ; je surprends aussi le sanglot de celles qui ont vu s'écrouler leurs rêves de bonheur.

Quand récemment, à Paris, des hommes de cœur, catholiques, protestants et libres penseurs, se réunirent pour travailler en commun au relèvement des mœurs, ils furent sifflés, conspués, — par la plèbe, direz-vous, — non, par l'élite de la jeunesse, par des étudiants de l'université et des élèves de l'École des Beaux-Arts !

Pourquoi cette quasi-unanimité dans la révolte aussitôt qu'on ose recommander dans ce domaine la maîtrise de soi-même ? — C'est qu'il ne faut pas y toucher, à ce droit

des hommes à l'amour ! N'est-il pas loi naturelle, instinct primordial, ineffaçable ?

Loin de moi la pensée de condamner l'amour, même lorsqu'il est réduit à la plus animale sensualité ; je ne voudrais pas faire de l'homme un eunuque mental se soustrayant dans un continuel ascétisme à l'esclavage passionnel. J'entends simplement par chasteté, selon le dictionnaire, « l'abstention des plaisirs illicites et l'honnête retenue dans les plaisirs permis » ; je ne parle pas ici de cette abstinence complète et définitive, antinaturelle, qui faisait dire à une reine déséquilibrée, mais spirituelle, Christine de Suède : « Trop de gens font vœu de chasteté pour l'observer. » Cela ne veut pas dire que cette vertu suprême soit inaccessible à des âmes élevées, si les circonstances l'exigent.

L'amour sexuel n'est ni pur ni impur, il est naturel ; il n'est ni beau ni laid, il est instinct, et c'est une des fautes du puritanisme chrétien d'avoir considéré comme bas, comme honteux même, l'acte qui nous a donné le jour. Elle est puérile, cette horreur du nu qui fit draper après coup les beaux corps de Michel-Ange dans le Jugement dernier, proscrivit les madones donnant le sein au bambino divin et couvrit platement de feuilles de vigne les nudités antiques.

Non, le corps humain est beau quand il est sain ; ses

instincts ne sont pas « le joug terrible de l'animalité », comme s'exclament les théologiens, mais l'épanouissement de cette joie de vivre, animale et saine, qui est au tréfonds de nos énergies. Dans un spiritualisme faux, on s'efforce de ne pas voir l'influence qu'a sur la mentalité humaine la passion amoureuse ; il semble qu'on en ait honte ; d'autres sentent très bien l'esclavage dans lequel ils vivent, mais le pharisaïsme est toujours encore vertu de société. A voir les dehors, on croirait l'humanité asexuée.

Au point de vue naturel, c'est l'amour libre qui a tout d'abord droit à l'existence, cet amour allumé par les charmes physiques, grossier dans son inconscient égoïsme, volage même, — car l'uniformité est ennemie du plaisir, — cet amour que peignent les frères Margueritte dans cette phrase lascive : « ces jolies rencontres où la femme, oiseau de passage, après la dernière becquetée de baisers, lustre ses plumes et s'envole ». Oui, je ne vois rien que d'aimable, de gracieux, dans cette image ; mais alors, c'est l'amour animal dans toute sa spontanéité organique.

Est-ce là l'idéal humain ? — Non.

Que, dans une fierté un peu enfantine, l'homme se mette en marge du monde animal ou qu'il consente à n'être pour les naturalistes que le premier animal dans l'ordre des primates, au-dessus du gorille, il s'est lui-même décerné le titre de *homo sapiens*, et noblesse devrait obliger.

L'amour n'est plus pour lui le résultat d'une simple poussée organique ; il ne naît pas chez lui d'un besoin impérieux, périodique, entraînant mâle et femelle à l'accouplement procréateur ; il dépend beaucoup plus de l'imagination, des représentations mentales toujours accessibles à l'éducation.

L'homme s'abaisse au-dessous de la brute quand il s'abandonne à ses rêveries libidineuses ; il s'élève, au contraire, par la pensée éthique à une conception plus belle de l'amour quand il met au premier plan les sentiments de réelle affection, quand l'union des âmes vient compléter l'union charnelle.

La vie en commun nous impose, non comme une contrainte, mais comme un bien précieux pour les autres et pour nous, des devoirs qui restreignent nos impulsions passionnelles. L'homme assume à l'égard de sa compagne, vis-à-vis des êtres qui naissent de cette union, des responsabilités qui ne font que s'accroître à mesure que se développent les besoins de bien-être physique et moral.

Chez l'homme sauvage, le souci de la progéniture peut être réduit, comme chez l'animal, à l'instinct de la conservation de la race, à la protection des nouveau-nés, à leur culture physique jusqu'à ce qu'ils soient en état de se suffire à eux-mêmes ; il n'y a pas grande différence entre ces sociétés primitives et la garenne où pullulent les lapins ;

la femme n'est pas encore la compagne, elle n'est qu'instrument de plaisir et bête de somme.

Mais cette vie physique ne nous suffit pas ; nous vivons d'une vie intellectuelle et morale ; nous sommes tout vibrants de sentiments étrangers à la mentalité animale. L'amour ne nous enchaîne pas seulement par les liens du caprice amoureux, par l'attirance réciproque d'ordre sexuel ; il réveille des sentiments de sympathie résultant de la communauté des aspirations intellectuelles et morales ; il tempère de respect l'impulsion passionnelle. C'est toute une vie d'union intime que commencent les fiançailles et que devrait continuer le mariage, toute une œuvre de développement moral, non seulement dans des vues étroites d'égoïsme familial, mais dans un large esprit de solidarité sociale. Une famille se crée et de nouveaux devoirs s'imposent, resserrant le lien conjugal et rendant plus nécessaire encore la coopération des époux dans la recherche du bien général. Nous ne devons pas seulement à nos enfants le pain de tous les jours, les soins qui assurent leur développement physique et intellectuel, nous avons à leur léguer un héritage autrement précieux : ce fonds d'idées morales qu'on appelle la conscience, ces principes directeurs qui les orienteront sur la voie du bien.

Il suffit d'envisager ces suites de l'acte d'amour, cette chaîne de devoirs à la fois sérieux et doux à remplir, pour

voir que l'amour humain ne peut trouver sa satisfaction que dans le mariage monogame, succédant à une jeunesse chaste et exempt d'un libertinage qui en compromettrait le but éthique.

Je sais combien l'idée de chasteté dans la jeunesse fait sourire les hommes, même ceux que l'on appelle sérieux. Ne répète-t-on pas que la femme est monogame, mais que l'homme est polygame ? On semble admettre une loi naturelle dans cette troublante désharmonie. Marcel Prévost posait un jour la question s'il y avait vraiment des maris qui n'eussent jamais « servi ».

Il y a, il est vrai, des raisons pour ce contraste. L'amour est l'œuvre de toute une vie pour la femme ; elle ne s'offre pas, elle se donne dans une pudeur naturelle que peuvent seuls amender les sentiments de sympathie réciproque, la communauté des devoirs familiaux ; elle est plus mère encore que femme et accepte dans un vaillant stoïcisme ses lourds devoirs.

L'homme est par nature plus égoïste ; son rôle est plus passager. L'impulsion sensuelle qui l'entraîne à l'attaque est plus impérieuse ; il n'a pas d'emblée au cœur cette pudeur native qui modère les emportements des sens. Occupé au dehors, faisant face à la vie, il y développe des qualités d'énergie un peu soldatesque, qui renforcent l'égoïsme naturel.

Ces différences entre les tempéraments masculin et féminin se retrouvent chez l'animal, et il serait injuste de reprocher à l'homme cette rudesse, cette impulsivité, qui lui rendent la vertu plus difficile. Tenons compte aussi de sa vie en dehors du milieu familial, des contagions toujours présentes du vice, et nous ne tenterons plus de mettre sur le même pied garçons et filles, de demander aux hommes la douceur, la pudeur, que nous aimons à voir chez les femmes ; ils auraient l'air efféminé de l'Apollon Musagète.

Je sais très bien qu'il serait illusoire de réclamer la chasteté pour ces foules qui subissent journallement les entraînements du vice dans les agglomérations délétères de la vie militaire, pour les nomades de toutes professions qui doivent si souvent renoncer à la vie conjugale. L'état d'âme de ces multitudes n'est pas favorable à la culture morale, et la prostitution, aussi vieille que le monde, restera comme une tache marquant notre impuissance à créer pour tous une vie saine et harmonieuse. Je ne suis pas plus étonné de ces désordres des mœurs que de l'existence de l'alcoolisme et ne me berce nullement de l'espoir de voir disparaître bientôt ces fléaux de l'humanité.

Ce qui m'ahurit, ce qui me révolte, c'est de voir la complaisance que montrent vis-à-vis du libertinage ces

classes élevées qui sembleraient devoir être protégées par leur culture intellectuelle.

Que dans le monde du théâtre et chez nos romanciers en vogue on ne trouve que par exception cette chasteté voulue, résultat non d'une frigidité naturelle, mais de la pensée éthique, cela ne m'étonne guère, étant données les contagions du milieu. Mais que dire de ces critiques littéraires et artistiques qui nous charment par la finesse de leurs observations psychologiques, leur acuité de vision morale, et dont nous apprenons un jour les amours ancillaires, les habitudes de basse sensualité? Et ces poètes qui savent si bien chanter l'amour et nous donner le change, en couvrant du voile de beaux vers leur vulgaire érotisme! Souvent, cependant, ils ont souffert, et leurs plaintes pourraient nous servir d'enseignement. Mais on oublie ces misères, et

Rolla fit à vingt ans ce qu'avaient fait ses pères.

Pourquoi les œuvres d'imagination de nos meilleurs écrivains, ces incomparables ciseleurs de phrases, sont-elles gâtées par l'écœurante vulgarité des sujets aussitôt qu'il s'agit de l'amour? Pourquoi cette grivoiserie qui, dans les dîners, au cigare, fait ressembler les hommes à des singes lascifs?

Il y a des médecins moralistes qui appellent l'hygiène

à la rescousse dans la lutte contre le vice ; c'est évidemment mieux que d'encourager la débauche sous prétexte d'hygiène. Forts de leur science, ils montrent aux jeunes gens les risques qu'ils courent, ces diverses maladies vénériennes qu'ils décrivent complaisamment. Les Allemands appellent cela : Peindre le diable à la muraille.

Triste morale, en somme, que celle de la crainte, fût-elle efficace. Elle ne l'est pas, et, malgré les avertissements, le nombre des « avariés » ne diminue pas. Les hommes continuent à s'exposer à ces dangers, à compromettre, souvent pour toujours, leur santé physique et mentale ; ils n'hésitent pas, pour une vulgaire satisfaction de leurs passions, à courir le risque de transmettre leur souillure à l'épouse qu'ils ont choisie, aux enfants qu'ils procréent. C'est là le triste spectacle que nous donnent, non pas seulement la plèbe misérable et alcoolique, mais l'aristocratie, la bonne bourgeoisie, ces classes dirigeantes qui se sentent appelées à défendre l'ordre social.

Sans doute, les considérations hygiéniques peuvent jouer un rôle dans la prophylaxie du vice ; mais la chasteté rationnelle peut s'établir sur des vues plus hautes, plus pures, sur le sentiment de la solidarité humaine. Il faut éviter le mal, non pas seulement parce qu'il est dangereux pour nous, mais parce qu'il est « le mal ». Et en quoi y a-t-il un mal dans cet amour dont je viens de reconnaître

si franchement le caractère naturel, la légitimité? — C'est qu'en nous laissant aller à l'amour en dehors du mariage, nous le dépouillons d'un coup de ses bases éthiques, des sentiments d'altruisme qui en mitigent le caractère foncièrement égoïste.

L'amour conjugal repose, comme sur un trépied, sur l'attrait sexuel, sur l'union intellectuelle, sur la communauté d'aspirations morales. Si cette triple entente ne peut pas toujours exister dès le début, elle devrait se créer pour assurer un peu de bonheur aux conjoints. Dépouillé de ses éléments spirituels, réduit à l'appétence sexuelle, l'amour nous ravale au-dessous de la bête; il devient alors si grossier qu'un homme de goût devrait s'en détourner, même quand ses sens sont déjà allumés.

La vie galante ne va pas sans déchéance, sans un affaiblissement des sentiments altruistes qui sont à la base de toute morale. Il faut avoir perdu le respect de la personnalité humaine et la bonté pour jouir sans vergogne des facilités de la prostitution officielle ou clandestine, pour ne considérer la femme que comme un instrument de plaisir, pour lui demander la caresse sans lui donner l'affection.

Point d'amour et partout le spectre de l'amour.

Mozart écrivait un jour, au milieu des tentations de la

vie de théâtre, que la pensée affreuse qu'un homme pût détourner une femme de la bonne voie suffisait pour le protéger. Voilà quel devrait être l'état d'âme de nos jeunes gens cultivés moralement, le seul qui puisse donner la force de résister aux entraînements de la passion. Et qu'on n'objecte pas que ce respect est dû seulement à la femme dite honnête, que Mozart ne condamnait dans ces belles paroles que la séduction réprouvée, au moins selon leur dire, par nombre de débauchés. La plus basse prostituée a droit à notre bonté; sa misère même la recommande particulièrement à notre bienveillance.

La responsabilité dans le vice ne se partage pas; elle est entière pour chacun des complices. Nous devrions sentir d'intuition qu'il ne faut pas faire à la fille de l'ouvrier, du petit bourgeois, à la midinette, l'outrage que nous ne voudrions pas que l'on fit à notre sœur, à notre fille.

Des sentiments religieux sincères suffiraient pleinement à rendre possible, facile même, cette chasteté et à opposer une barrière inébranlable à ces vices. Hélas, c'est dans ce domaine que l'on constate le caractère superficiel de mainte piété; religion de carton, très répandue d'ailleurs, elle fait bon ménage avec le libertinage. C'est qu'il ne suffit pas d'une profession de foi, d'habitudes cultuelles imposées par le milieu. La maîtrise de soi ne s'acquiert que par la réflexion constante; elle s'appuie

sur des vues claires de déterminisme moral qui, faisant les hommes égaux, fonde une vraie humilité. Elle réclame, cette maîtrise, l'indulgence pour les autres liée à la sévérité pour soi-même, la vaillance dans la lutte contre ses passions, la modération même dans les plaisirs licites qui pourraient nous entraîner.

C'est dans ce domaine de la morale sexuelle que l'homme le mieux doué sent la nécessité de l'effort moral ou, comme je l'ai défini, l'indécision douloureuse de la balance pensante. Il y a dans un des plateaux un énorme poids de sensualité native et légitime, dans l'autre, le poids souvent variable des principes moraux. Alors que l'impulsion passionnelle reste toujours puissante, les motifs de la raison semblent constituer un poids sujet à se volatiliser. Chez la plupart des hommes, il pèse si peu que la balance tombe lourdement du mauvais côté; chez d'autres, elle oscille tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Celui-là seul qui a fondé sa moralité sur un Idéal coupe court à ces hésitations et résiste victorieusement.

De nos jours, on attaque de nouveau le mariage. Aux yeux de Paul Margueritte, il y aurait quelque chose de changé dans le monde, c'est-à-dire que nous serions à la veille d'une révolution dans ce domaine. Je crois plutôt qu'il n'y aura aucun changement en bien par les moyens qu'on préconise.

Ce n'est pas le divorce facilité qui nous sauvera. Sans doute, il brisera le carcan que beaucoup de gens se sont mis au cou, souvent par manque de clairvoyance et de maîtrise d'eux-mêmes. Ce sera un bien ; mais il n'y a aucune idée-force dans cette consécration légale d'une rupture déjà consommée. La fréquence de ces séparations pourrait tout au plus encourager la légèreté dans la conclusion des liens matrimoniaux.

L'amour libre, même dans la conception généreuse d'une Ellen Key, ne nous donnera pas plus de force et par conséquent de bonheur.

Enfin, très moderne, Léon Blum, constatant les continues infractions à la morale, évite ingénieusement le délit en supprimant la loi. Dorénavant jeunes hommes et jeunes filles, — car l'auteur est féministe, — jetteront leur gourme dans les jeunes années, aussi longtemps qu'ils voudront, et ne se marieront que quand ils seront mûrs, j'allais dire « blets », pour la vie conjugale.

Non, ces rêveries ne faciliteront pas la vertu. Elle n'est possible que dans le respect constant d'un Idéal s'imposant à notre esprit par la seule force de sa vérité.

La véracité à elle seule constitue une des plus fortes barrières morales contre l'immoralité dans le domaine sexuel. L'adolescent qui, dans une veule suggestibilité vis-à-vis du milieu, va perdre sa chasteté se trouve dans

un dilemme qui suffirait à retenir une âme noble. Il peut, dans un cynisme banal, avouer ou laisser supposer ses écarts ; il sait, le plus souvent, qu'il fera de la peine à ses parents et déchirera des liens de sympathie qui l'unissent à des personnes aimées et respectées. A l'âge où devraient s'affirmer sa raison, son enthousiasme pour le Beau, sa supériorité d'homme, il affiche, au contraire, la plus vulgaire passivité à l'égard de la contagion du vice ; c'est une chute morale consentie à l'aube de la virilité. D'autre part, il a, je ne le sais que trop, la ressource de la dissimulation. Il consent donc à porter un masque, ce fier jeune homme qui tient si haut la tête et affecte la franchise avec les hommes ! Et il trompe des femmes : celle qu'il fait servir à ses plaisirs, celle qu'il va épouser et qu'il veut intacte, mais pas trop chaste ; cela dérangerait de vieilles habitudes. Il tombe des nues, ce jeune homme distingué, intelligent, quand on ose lui parler de fidélité anticipée vis-à-vis d'une épouse future, et lui, qui se réclame du spiritualisme, s'il vous plaît, qui déclare qu'il est profondément religieux, se retranche derrière les nécessités matérielles ; il n'est vicieux que par mesure d'hygiène, car des médecins sérieux l'ont rendu attentif, à l'âge de dix-sept ans, aux dangers de la continence ; il paraît que cette vertu-là rend neurasthénique !

Ne sait-on pas aussi qu'il faut avoir jeté sa gourme

pour faire un mari modèle, assagi par l'expérience ; on se range avec le temps, et on saura donner à ses fils de bons conseils pour ne pas faire de bêtises et, surtout, pour en éviter les conséquences ; il faut connaître la vie, que diable ! — Une dame allemande a écrit cette phrase cruelle : « Il y a beaucoup d'hommes qui ne connaissent pas leur femme, et c'est dommage ; il y a beaucoup de femmes qui ne connaissent pas leur mari, et ce n'est pas dommage. » Elle oubliait que le sexe faible a ses faiblesses aussi et que les maris font parfois d'étranges découvertes.

Il y a une continence, — je ne dis pas chasteté, — qui n'a aucune valeur morale : c'est celle des impuissants, des frigides, tout d'abord, puis celle des timides, des indécis, rongés de désirs et retenus, non par des sentiments moraux, mais par la peur, la crainte des contagions, des esclandres, du « qu'en dira-t-on », par des scrupules religieux sans force parce qu'ils sont le résultat de passives suggestions.

Une vraie chasteté ne peut être fondée que sur des vues claires, sur des notions morales qu'on approfondit constamment et qu'on apprend à aimer.

La moralité passée n'est, du reste, jamais un sûr garant de la moralité future. Il y a des hommes qui arrivent chastes au mariage et font des fredaines dans la suite ; ils ont parfois pour excuse que leurs épouses n'étaient pas chastes, mais frigides ; certaines femmes ne distinguent

pas entre une vertu et une infirmité. Ces chutes des chastes sont soigneusement notées par ceux qui ne l'ont pas été ; elles confirment l'idée commode que la chasteté est impossible, et c'est si doux de prendre son prochain en faute. Des déformations mentales dues à la sénilité expliquent parfois ces écarts ; elles peuvent faire d'un adulte chaste un vieux satyre et d'une brave matrone, frigide autrefois, une Messaline en cheveux gris. Le chemin de la morale sexuelle est bordé de pentes glissantes, et nous avons besoin, pour ne pas tomber, de toutes les forces morales que nous donne la raison éthique.

Et il nous la faut, cette vertu. La débauche, que l'on s'efforce de peindre aimable, entraîne à sa suite bien d'autres vices : le mépris de la personnalité humaine, la déloyauté, la dureté. La chasteté, au contraire, se fonde sur la bonté même. Elle naît des sentiments altruistes, et sa pratique renforce de plus en plus l'idée éthique qui l'a engendrée ; aussi Bernardin de Saint-Pierre a-t-il pu dire : « La chasteté est la source de la force et de la beauté morale dans les deux sexes. »

SINCÉRITÉ

QUE les défauts sont donc laids quand nous les regardons du dehors, chez les autres ! Il en est un qui paraît surtout haïssable : c'est la fausseté. Rien n'est douloureux comme d'être trompé, trahi ; rien ne trouble les relations sociales comme le mensonge. Nous le savons tous, et pourtant qu'il est rare de rencontrer la sincérité ! Elle apparaît comme une nudité qu'il y aurait de l'indécence à montrer en société ; on se croit autorisé à dissimuler sa pensée, comme on cache ses petites difformités par des artifices de toilette ; un teint naturel offusque dans un monde où l'on se farde. Un baiser serait cependant plus doux sur une joue qui ne déteint pas ; je veux dire par là que les relations humaines seraient tout autres si dans nos actions nous mettions la sincérité.

Elle devrait plaire aux hommes, cette vertu, car elle est courage, et ils se piquent d'en avoir ; il en faut souvent

pour exprimer franchement une pensée qu'on a mûrie, sans crainte de heurter celle des autres, d'avoir, comme on dit, le courage de son opinion. Que les hommes sont lâches sur ce point ! On voit des croyants mettre leur bannière dans leur poche quand ils sont exposés aux quolibets des non-penseurs et, d'autre part, des mangeurs de prêtres aller dévotement à la messe quand ils ont quelque intérêt à le faire. Il y a de jeunes débauchés qui mettent du soin, non à s'amender, mais à garder une réputation de petits saints, et il y a des chastes qui jouent les fanfarons de vice et content leurs bonnes fortunes imaginaires pour paraître comme tout le monde. C'est la peur du « qu'en dira-t-on » qui fait marcher ces marionnettes.

Chez un politicien nous surprenons un jour quelque beau geste ; voilà un homme qui a du courage, qui sait ce qu'il veut, pensons-nous. Hélas, le geste ne correspondait pas à un sentiment ; nous apprenons plus tard qu'il a agi pour de tout autres motifs et qu'il considère comme des naïfs ceux qui l'ont cru sincère. Il est si bien admis qu'il faut ruser en politique qu'un homme d'État disait naguère : « Nous aussi, nous avons *quelquefois* nos moments de sincérité. » On a grand peur de paraître naïf dans ce monde ; on tient à passer pour habile, sans songer que cette habileté n'est souvent que mensonge et malveillance.

C'est un amour-propre, et un des plus vulgaires, qui nous

fait éprouver de la souffrance quand nous avons été trompé. Une seule douleur devrait nous saisir alors, celle de voir un autre s'égarer moralement, manifester des sentiments bas. Or, le plus souvent, l'homme ne ressent que le dépit d'avoir été « roulé » et, suivant sa logique enfantine, s'apprête à rendre le mal pour le mal.

Si l'on rencontre peu la sincérité dans ce monde, c'est qu'on la met en fuite dès qu'elle serait tentée de se montrer. Nous abordons les autres avec la suspicion dans l'âme, et nous nous mettons en garde comme si nous allions au combat ; nous faisons de notre interlocuteur un adversaire ; il est naturel qu'il soit sur la défensive.

Le meilleur moyen de faire naître une qualité chez un homme, c'est de la lui supposer ; en croyant d'emblée à sa sincérité, on le forcera à être sincère. J'ai souvent remarqué que les personnes qui sont vraies n'ont que bien rarement à se plaindre des autres ; elles sont franches, on leur répond par la franchise ; avec celles qui savent dissimuler, on joue au plus fin : à trompeur, trompeur et demi.

L'éducation à la sincérité, à la véracité, est encore à faire. On n'a pas de cette vertu un idéal assez élevé. Il y a beaucoup de gens assez honnêtes pour ne pas mentir dans un but de vulgaire intérêt matériel, mais qui se laissent aller au mensonge par la crainte d'être mal jugés par les autres,